

P. o. gall.

2629

R

P. o. gall. 2629 ^h

ESTHER,
TRAGÉDIE
DE DU RYER.

1644.

18.

246

N^o 5.

G 3

Bayerische
Staatsbibliothek
München

G82/255

ON a vu depuis la naissance du théâtre un nombre infini de pieces traitant ce sujet , tiré de l'histoire des Hébreux , tantôt sous le nom d'Esther , tantôt sous ceux d'Aman & de Vasthi ; aucune ne réussit : du Ryer crut que la faute venoit , non du sujet , mais des poètes qui l'avoient traité ; & encouragé même par leurs chutes , il remit sur la scene l'Esclave Couronnée d'Assuérus. Cette tentative lui réussit ; la piece ajouta à sa célébrité ; du moins on peut en juger par le grand nombre des représentations qu'en firent les comédiens , & par la quantité d'éditions qu'en tirèrent les libraires. Cette Esther est bien loin aujourd'hui d'exciter en nous le même enthousiasme ; mais ne nous hâtons pas de faire un crime à du Ryer , d'avoir traité foiblement un sujet où Racine , l'immortel Racine a échoué.



A C T E U R S.

ASSUÉRUS, Roi de Perse.

ESTHER.

VASTHI, Reine de Perse.

AMAN, Ministre d'Assuérus.

MARDOCHÉE, Oncle d'Esther.

ZETHAR, Seigneur Persan.

THAMAR, Suivante d'Esther.

THARÈS, Confident d'Aman.

La scene est à Suse.



ESTHER,
TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, THAMAR.

ESTHER.

EN vain cette grandeur, cette source d'alarmes
Se présente à mes yeux avecque tous ses charmes ;
Quelque tranquillité qui suive mes travaux,
Plus elle offre de biens, & plus je crains de maux.
Comme cette grandeur est toujours infidelle,
Je ne vais qu'en tremblant au trône où l'on m'appelle ;
Et je ne crois monter sur un siege si beau,
Que pour cheoir de plus haut dans l'horreur du tombeau.

T H A M A R.

N'allez point pénétrer dans les choses futures ;
Pour chercher des sujets de tristes aventures :
Laissez enfin agir la justice des cieux ,
Qui veut vous rendre un trône , où régnoient vos aïeux.

E S T H E R.

Hélas ! chere Thamar , je fais que mes ancêtres
Du trône d'Israël furent jadis les maîtres.
Mais s'ils en sont tombés , me dois-tu contester
Que c'est avec raison que je crains d'y monter ?

T H A M A R.

Comme toutes les mers ne sont pas orageuses ,
Toutes grandeurs aussi ne sont pas périlleuses.
Quand le ciel relevant un grand trône abattu ,
Veut en faire le prix d'une illustre vertu ,
Il fait bien séparer de la grandeur mortelle
Cette instabilité qui lui fut naturelle.
Rendez donc à vos yeux cet éclat nompareil ,
Qu'un roi de Perse adore ainsi que son soleil ;
Chassez de votre esprit cette morne tristesse ,
Qui ne sied jamais bien quand le ciel nous caresse :
Ce n'est pas mériter les caresses des cieux ,
Que de les recevoir les larmes dans les yeux ;
A peine un grand monarque apperçut-il vos charmes ,
Que son cœur captivé vous vint rendre les armes ;
A peine est-il vaincu , qu'il donne à son vainqueur ,

Pour demeurer captif , & son trône & son cœur.
Vous l'avez fait esclave , il veut vous faire reine :
Est-ce-là , belle Esther , un grand sujet de peine ?
La couronne est charmante à tous les grands esprits ,
Et qui la croit un faix , n'en connoît pas le prix.

E S T H E R.

Un grand roi me chérit , un monarque qui m'aime
M'offre avec son amour la part d'un diadème ,
Et peut-être qu'une autre avecque cet honneur ,
Croitroit avoir atteint le faite du bonheur.
Mais si ce même roi , qui me rend souveraine ,
Vient de répudier une puissante reine ,
Une reine autrefois son ame & ses désirs ,
Dont la possession faisoit tous ses plaisirs ,
Dont les aïeux régnoient , & dont le pere regne ,
Foible comme je suis , que faut-il que je craigne ?
Dois-je établir ma force en l'amitié d'un roi
Qui rejette une reine , & lui manque de foi ?
Dois-je me confier aux biens qu'il me présente ,
Et qui n'ont pour appui qu'une amour inconstante ?

T H A M A R.

Vos vertus garderont la prise de vos yeux.

E S T H E R.

Cette garde est un bien que j'attendrai des cieux.

T H A M A R.

Enfin le roi vous aime.

ESTHER.

Il aima cette reine
Qui ressent aujourd'hui ce que pèse sa haine :
Ainsi , comme un écueil renommé sur les eaux
Par l'horrible débris de cent fameux vaisseaux ,
Je crains tous ces honneurs & ces grands avantages
Qui finissent souvent par de honteux naufrages.
Comme une autre auroit peur de son adversité ,
Moi , Thamar , moi j'ai peur de ma prospérité.
Si l'amour des grands rois est un bien souhaitable ,
Hélas ! ce même amour est un bien redoutable.
Le trône est précieux , il est à souhaiter ,
Mais la crainte d'en cheoir fait craindre d'y monter.
Enfin je crains le ciel , quand même il m'est prospère.
Mais voici mon appui , le frere de mon pere.

S C E N E I I.

ESTHER , MARDOCHÉE , THAMAR.

MARDOCHÉE.

JUGERA-T-ON toujours, vous voyant comme en deuil ,
Qu'au lieu d'une couronne , on vous donne un cercueil ?
Donnez par votre joie une éclatante marque
Que vous savez priser les faveurs d'un monarque.
C'est offenser le ciel , & violer ses loix ,
Que d'être indifférente aux faveurs des grands rois ;

Puisque c'est par des mains si nobles & si cheres ,
Que le ciel nous conduit aux fortunes prosperes.

E S T H E R.

C'est dans notre fortune une espece d'appui
Que de craindre toujours ce qui fait cheoir autrui.

M A R D O C H É E.

Je fais bien que le sort d'une reine chassée
Peut avecque raison troubler votre pensée ;
Mais en jetant les yeux sur son adversité ,
Regardez les raisons de sa calamité.
Vous connoissez l'écueil qui causa son naufrage ,
Tâchez de l'éviter dans le même voyage ;
C'est dans notre infortune une espece d'appui ,
Que d'avoir reconnu ce qui perdit autrui.
Si l'orgueil la fit cheoir d'une place adorée ,
Que la soumission vous la rende assurée ;
Et tâchez de garder par votre humilité ,
Ce qu'une autre a perdu par sa seule fierté.
Une beauté superbe est peu de temps charmante ,
Mais tant qu'elle est modeste , elle est toujours puissante ;
C'est par là qu'elle rend ses attraits plus constants ;
C'est par là que sans peine elle regne long-temps.
Songez donc , dans l'éclat qu'un monarque vous donne ,
A garder la vertu plutôt que la couronne :
Quelqu'accident fâcheux qui vous puisse émouvoir ,
Conserver la vertu , c'est garder le pouvoir.
Que si vous devez cheoir de ce degré suprême ,

Où semble vous conduire un prince qui vous aime ,
Faites que votre chute & vos adversités
Ne soient pas des malheurs qui vous soient imputés ;
Si vous devez tomber , & perdre la puissance ,
Tombez comme victime avec votre innocence.
Enfin , puisque le ciel ne fait rien vainement ,
Joignez à son vouloir votre consentement.

E S T H E R.

Je veux tout ce qu'il veut ; enfin , quoiqu'il ordonne ,
Je verrai d'un même œil les fers & la couronne.

M A R D O C H É E.

Mais ce n'est pas assez de ce cœur sans pareil ,
Il faut vous souvenir de mon premier conseil ;
Et pour vous assurer le bien qu'on vous présente ,
Continuer encore une ruse innocente.

E S T H E R.

Certes , votre discours me donne de l'effroi ,
Il faut , il faut trembler quand on abuse un roi ;
Et la ruse , après tout , à soi-même importune ,
Est un mauvais appui de la bonne fortune.
J'ai suivi vos conseils , & je leur obéis ;
Ainsi je cache au roi mon sang & mon pays ;
Il pense que le ciel me donna la naissance
Dans les vastes climats de son obéissance.
On ignore en sa cour , où l'on vous doit un rang ,

Que nous soyons parents & liés par le sang ;
Ainsi , par vos conseils , je n'oserois paroître ,
Je demeure inconnue où l'on croit me connoître ,
Et tel est le succès , qu'il semble clairement
Que nous trompions le roi de son consentement.
Mais si quelque hasard découvre cette ruse ,
Un roi souffrira-t-il qu'une esclave l'abuse ?
Et comme le soupçon est une forte voix
Qui parle incessamment dans les ames des rois ,
Que pourra-t-il juger de ce long artifice ?
Quels foudres sortiront des mains de sa justice ?
Je pense déjà voir les feux de son courroux ,
Justement allumés se répandre sur nous :
Il me semble déjà que sa haine m'accuse ,
Qu'il me reproche un trône acquis par une ruse ,
Et que pour le reprendre & m'en précipiter ,
Il en rompt les degrés qui m'y firent monter.
Pourquoi , me dira-t-il , cacher votre naissance ,
Quand je vous fais un don même de ma puissance ?
Pensez-vous assurer des biens inopinés ,
En abusant un roi qui vous les a donnés ?
Si l'orgueil ruina la fortune d'une autre ,
Pensez-vous que la ruse établisse la vôtre ?
Enfin , me dira-t-il , avez-vous prétendu
Par un vice garder ce qu'un vice a perdu ?
O vous , qui de mon sort avez pris la conduite ,
Soulagez les ennuis où mon ame est réduite !
Évitons le péril que je vois approcher ,
Et découvrons enfin ce qu'on ne peut cacher.

M A R D O C H É E.

Ne précipitez rien , montrez de la constance ,
 Cachez votre pays , cachez votre naissance ;
 Traitez-moi , traitez-moi comme un indifférent ,
 Et ne témoignez point que je vous sois parent.
 Si ce dessein trahi forme quelque tempête ,
 Elle n'éclatera que pour frapper ma tête.
 Que craignez-vous ?

E S T H E R.

Les Juifs , peuple odieux au roi ,
 Les Juifs de qui je fors me donnent de l'effroi.
 Si le roi les déteste & leur montre sa haine ,
 De la fille d'un Juif fera-t-il une reine ?
 Espérerai-je alors en l'amour d'un grand roi ?
 Figurez-vous le reste , & craignez avec moi.
 Hélas ! quelle aventure à la mienne ressemble ?
 Il me hait sans le croire , & m'aime tout ensemble ;
 Il m'aime sans savoir pour qui brûlent ses feux ,
 Et comme il hait les Juifs , il me hait avec eux.

T H A M A R.

Si par notre malheur jusqu'ici manifeste ,
 Il brûla pour les Juifs d'une haine funeste ,
 Par un effet d'amour , qui peut tout surmonter ,
 Il aimera les Juifs , parce qu'il aime Esther.

E S T H E R.

Peut-on dire qu'il m'aime , & que son cœur me suive ,
 Puisqu'il ne pense pas brûler pour une Juive ,

Et

Et que je lui serois un objet odieux ,
Sans le voile trompeur qui me cache à ses yeux ?

T H A M A R.

Mais qui fait dans la Perse où vous fûtes gardée ,
Que vous tenez le jour des princes de Judée ?
Qui le fait que nous trois ? Quand les Juifs ruinés
Furent dans Babylone esclaves amenés....

E S T H E R.

Ah ! je fais que ma mere avec eux opprimée
Encore dans ses flancs me tenoit enfermée ;
Et comme elle craignoit que l'orgueil des vainqueurs
Destinât aux vaincus de nouvelles rigueurs ,
Ne pouvant éviter le périlleux orage
Qui menaçoit les Juifs de leur dernier naufrage ,
Je fais qu'elle tâcha , par d'innocents efforts ,
D'en garantir le fruit qui naîtroit de son corps.
Mais hélas ! en malheurs la fortune fertile
A rendu trop souvent la prudence inutile.

M A R D O C H É E.

Mais vous savez aussi que par le soin des cieux ,
Qui voulurent en vous relever vos aïeux ,
Je vous fis élever loin d'un peuple profane ,
Même par des Persans qui vous crurent Persane.
Ainsi non-seulement vous évitez nos maux ,
Mais on vous donne un sceptre au lieu de nos travaux ;
Et par un coup du ciel , qui bénit notre peine ,

Même de nos vainqueurs vous devenez la reine.
Verrions-nous des effets & plus grands & plus doux ;
Quand même le futur eût dépendu de nous ?
Pourriez-vous vous donner plus de bien & de gloire ,
Quand vous disposeriez des fruits de la victoire ?
Le ciel commence ainsi quelque chose de grand ,
Le ciel achevera l'œuvre qu'il entreprend.

E S T H E R.

Soit que par vos raisons ma raison se rappelle ,
Soit que le ciel m'inspire une force nouvelle ,
Je sens que dans mon cœur , autrefois abattu ,
Succède à la foiblesse une mâle vertu ;
Et par cette vertu , que le ciel me suggere ,
Je sens bien qu'il vous aime , & qu'il veut que j'espere.

M A R D O C H É E.

Mais si mes sentiments sont pour vous une loi ,
Défiez-vous d'Aman , ce flatteur d'un grand roi.

E S T H E R.

D'Aman , à qui je suis & vénérable & chere ?

M A R D O C H É E.

Défiez-vous de lui comme d'un adversaire ,
Qui dessous une langue où le miel est semé ,
Cache à votre malheur un cœur envenimé.

E S T H E R.

Toutefois....

M A R D O C H É E.

Croyez-moi, comme il feint, il faut feindre,
Je le connois assez pour vous le faire craindre.
Il vous offre ses vœux; mais ses vœux & ses soins,
Des sentiments du cœur sont de mauvais témoins.
Redoutez donc Aman par mes expériences,
Mais ne l'irritez point avec vos défiances;
Et de la vertu seule écoutant les leçons,
Défiez-vous de lui, sans montrer vos soupçons.
Comme son intérêt est la cause infidelle,
Qui fait briller pour vous la flamme d'un faux zèle,
Que ce soit là pour vous une règle, un arrêt,
De ne la regarder que par votre intérêt.
La cour où vous entrez est fertile en malices;
C'est un théâtre ouvert à tous les artifices,
Où l'ami le plus franc est toujours un menteur,
Où le plus défiant est le meilleur acteur.
Je vous l'ai dit cent fois, je vous le dis encore,
Redoutez à la cour quiconque vous adore.

E S T H E R.

Je suivrai les chemins que vous m'avez montrés.

M A R D O C H É E.

Mais j'apperois Aman; je passe. Et vous, rentrez.

SCENE III.

AMAN , THARÈS.

A M A N.

J'AI l'ame dans les foin's comme aux fers attachée.
Mais qui vient de passer ? N'est-ce pas Mardochée ?

T H A R È S.

C'est lui.

A M A N.

Cet insolent , ce Juif audacieux ,
Qui semble défier les puissances des cieux ,
Qui croit qu'en me choquant il élève sa gloire ,
Et que me dédaigner lui soit une victoire.
Triste loi des grandeurs ! vains charmes des esprits ,
Qui ne contentent point comme blesse un mépris !
La fortune me rit , le roi me favorise ,
Tout le monde m'adore , un seul Juif me méprise ;
Et ce mépris tout seul occupant tous mes sens ,
Du monde universel m'empoisonne l'encens.

T H A R È S.

Tout excès est permis contre cette insolence.

A M A N.

Mais d'un trait plus mortel cet esclave m'offense.

C'est par lui seulement que mes profonds respects
Sont à l'esprit d'Esther des hommages suspects.
Oui, je suis averti que par ses artifices
Esther prend mes devoirs pour de mauvais offices ;
Enfin c'est par lui seul que l'espoir m'est ôté,
Et que l'horreur se joint à ma captivité.

T H A R È S.

Seigneur, que dites-vous ? hé quoi ! que peut-il faire ?

A M A N.

Sache.... Mais que dirai-je ? hélas ! il faut se taire.
Aussi-bien de ton bras l'inutile vigueur
Ne peut rompre des fers qu'on porte dans le cœur.

T H A R È S.

Ce discours est obscur, je ne le puis comprendre.

A M A N.

Ne pouvant pas m'aider, tu ne dois pas l'entendre.

T H A R È S.

Si l'amour, ce transport si cruel & si doux,
Étoit un mouvement qui fût digne de vous,
Comme dans vos discours je vois briller sa flamme,
Je vous demanderois s'il regne dans votre ame ?

A M A N.

Si tu crois que l'amour, si fertile en langueur,
Soit une passion indigne de mon cœur,

Ne la croirois-tu pas & ridicule & folle ,
Si je te répondois qu'Esther est mon idole ?
Hélas ! j'aimois Esther , & mon cœur amoureux
Alloit lui découvrir la grandeur de ses feux ,
Quand le soin de ce Juif , quand le soin de ce traître ,
Aux yeux même du roi la força de paroître.
Mais enfin , si l'amour ne me peut soulager ,
La vengeance a des biens qui peuvent m'alléger.
Lorsqu'une passion nous gêne & nous possède ,
Une autre passion est souvent son remède.

T H A R È S.

Faut-il perdre ce Juif ? prononcez-en l'arrêt ;
Commandez seulement , & l'orage est tout prêt.

A M A N.

T'engager à sa perte injuste ou légitime ,
C'est hasarder ta vie ou du moins ton estime ;
Et ce n'est , à mon gré , se venger qu'à demi ,
Qu'exposer un ami pour perdre un ennemi.
J'attends l'occasion tant de fois désirée.

T H A R È S.

Mais cette occasion vous est-elle assurée ?
Non , non , ne cherchez point un secours incertain ,
Lorsque vous le trouvez assuré dans ma main.
Laissez agir pour vous ma fureur animée ,
Je tiens l'occasion dans mes mains enfermée.
Vous savez que c'est lui qui rompit ces desseins ,

Par qui le sceptre même approcha de vos mains ,
Et dont l'heureux effet déjà prêt à paroître ,
Du roi que vous servez vous eût rendu le maître.
Croyez-moi , croyez-moi , lorsqu'on peut se venger ,
En différer le coup , c'est se mettre en danger.
Prévenez la fortune amoureuse du change ,
Vengez-vous hardiment devant que l'on se venge.
Frappez , perdez , tuez , servez-vous de ma main ;
Tel peut vaincre aujourd'hui qui ne le peut demain.
C'est enfin un effet de parfaite prudence ,
Que de prendre toujours la plus proche assistance.

A M A N.

Je suivrois ton conseil , j'emploierois ton bras ,
Mais la perte d'un seul ne me contente pas ,
Il faut qu'avecque lui sa nation périsse ,
Et que par l'infamie il aille au précipice.

T H A R È S.

Ce dessein est bien grand.

A M A N.

Aussi dans ce dessein
Je veux que le roi m'aide , & me prête la main.

T H A R È S.

Le roi ! m'est-il permis de savoir ce mystere ?

A M A N.

A qui doit me servir je ne dois pas le taire.

H 4

Tu fais bien que les Juifs , dans la Perse arrêtés ;
Sont des peuples suspects , & du roi détestés.
Tu fais bien que les Juifs sont des objets de haine ,
De qui chacun souhaite ou la perte , ou la peine.
Je veux par mes raisons persuader au roi ,
De purger son État de ce peuple sans foi ,
De le faire passer par le fer & la flamme ,
De ne rien épargner de cette engeance infâme.
Ce Juif présomptueux se promet aujourd'hui
D'être de son pays le salut & l'appui :
Mais quoi qu'il entreprenne , & quoi qu'il s'imagine ,
Lui seul de son pays il fera la ruine.
Quoi ! ce dessein t'étonne , & te trouble les sens !

T H A R È S.

Quoi ! Seigneur , pour un seul perdre tant d'innocents !

A M A N.

Homme ignorant des biens dont la vengeance abonde !
Ah ! pour les posséder , je perdrais tout un monde !
Oui , j'aime à voir couler le sang des innocents ,
Lorsqu'il sert de remède aux douleurs que je sens ;
Oui , mes yeux le verront couler avecque joie ,
Pourvu que dans ses flots mon ennemi se noie.

T H A R È S.

Mais si le sien suffit pour éteindre ses jours ,
Ne suffira-t-il pas pour vous donner secours ?

A M A N.

Il ne suffira pas pour éteindre la flamme
Que le dépit allume , & nourrit dans mon ame ;
La vengeance est un bien favorable seulement ,
Quand l'esprit offensé le cueille abondamment.

T H A R È S.

Mais du mépris d'un seul tous ne sont pas complices.

A M A N.

S'ils n'ont part à l'offense , ils l'auront aux supplices ;
Et si je hais les Juifs , & si de tous côtés
Ma haine les destine à cent calamités ,
Hélas ! l'amour d'Esther , cette amour inhumaine ,
Les venge des malheurs dont les charge ma haine.

T H A R È S.

Mais enfin....

A M A N.

Mais enfin , à mon cœur , à mes yeux ,
Un seul Juif a rendu tous les Juifs odieux.
Si ce que j'entreprends te semble illégitime ,
Sache que c'est vertu que d'user bien du crime ;
Sache qu'en un esprit touché comme le mien ,
Le crime qui le venge est le souverain bien.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

AMAN, THARÈS.

THARÈS.

SEIGNEUR, votre vengeance est-elle préparée ?
La ruine des Juifs a-t-elle été jurée ?
Enfin, le roi contr'eux prend-il votre parti ?

AMAN.

Mais que vois-je ? La reine !

THARÈS.

Oui, Seigneur, c'est Vasthè.

AMAN.

Évitons son abord, sa disgrâce m'étonne.



S C E N E I I.

VASTHI, AMAN, THARÈS.

VASTHI.

DONCQUES Aman me fuit ! donc Aman m'abandonne !
Aman qui me plaçoit au nombre de ses dieux ,
Tandis que ma couronne éclatoit à ses yeux ;
Aman qui m'adora , tandis que l'apparence ,
Tandis que ma grandeur flatta son espérance !
Ayant accoutumé , durant notre bonheur ,
D'élever tes regards pour me voir dans l'honneur ;
Trouves-tu difficile en ce destin étrange ,
D'abaisser tes regards pour me voir dans la fange ?

AMAN.

Ayez , ayez pour moi de meilleurs sentiments ;
Si j'eus part à vos biens , j'ai part à vos tourments ,
Et mon cœur animé d'une vertu plus haute ,
Vous conserve le rang qu'un monarque vous ôte.
Mais par quelle aventure êtes-vous en ces lieux ,
Que votre adversité vous doit rendre odieux ,
Et d'où l'ordre du roi trop prompt , & trop injuste ,
Avoit comme exilé votre personne auguste ?

VASTHI.

Je viens pour l'accuser de sa brutalité ,
Je viens lui reprocher son inhumanité ,

Je viens , je viens enfin , par une noble audace ,
Mériter aujourd'hui ma honte , ou ma disgrâce.

A M A N.

Mais vous vous exposez.

V A S T H I.

On ne s'expose pas ,
Lorsque pour s'alléger on cherche le trépas.
Moi , moi , je pourrois voir une idigne rivale ,
Monter dessus mes pas au rang d'où je dévale !
Je suis reine , mourons pour un titre si beau ;
Pour les rois , pour les rois le trône ou le tombeau.
Il n'est point de milieu que les rois puissent prendre ,
Quand le fort irrité les contraint de descendre ,
Le trône ou le tombeau , tout le reste est honteux.

A M A N.

Ne vous exposez point à des chemins douteux ,
Attendez , ou craignez.

V A S T H I.

Moi ! j'en suis incapable.
Pour craindre & pour trembler , de quoi suis-je coupable ?
Un roi capricieux , bizarre en ses projets ,
Donne de grands festins aux peuples ses sujets ;
Et pour faire éclater & la fête & sa grace ,
Il veut que je me montre à cette populace :
Comme si prodiguant ses biens de toutes parts ,

Il vouloit la repaître avecque mes regards.
Hé bien ! j'ai refusé de plaire à son caprice ,
J'ai refusé ma vue au peuple son complice ;
J'ai voulu conserver la majesté des rois :
En quoi cette action blesse-t-elle les loix ?

A M A N.

Mais elle offense un roi que peu de chose offense.

V A S T H I.

D'un monarque aveuglé ne prends point la défense.

A M A N.

Vous deviez à ses vœux accorder ce plaisir.

V A S T H I.

J'ai satisfait, Aman, à son lâche désir ,
Puisqu'il ne me faisoit une loi si cruelle ,
Qu'afin de m'obliger de paroître rebelle ,
Qu'afin que mon refus, qu'il avoit souhaité ,
Donnât quelque couleur à sa brutalité ;
Car enfin a-t-il fait le choix d'une princesse ,
Pour lui faire remplir la place que je laisse ?
Non , non , tu le fais bien ; mais de tous les côtés
Ayant fait assembler les plus rares beautés ,
Comme s'il affectoit , à sa honte , à ma peine ,
Que sa brutalité vous choisît une reine ;
Parmi tant de beautés , que ne fit-il un choix
Qui me pût condamner quand je l'accuserois ?

Mais la brutalité, sans respect des couronnes,
Affecte le plaisir, & non pas les personnes.
Une fille du peuple ! & vous l'avez souffert !
Une fille du peuple ! ah ! ce penser me perd ;
Ce penser me remplit de fureurs & de rage ,
Démons assez puissants pour venger tant d'outrages.
Si l'on me préféreroit le sang de quelques rois,
Constante en mon malheur, je me consolerois.
Mon plus grand mal n'est pas de quitter la couronne,
Un sage quelquefois la fuit & l'abandonne ;
Mais le plus grand des maux dont je sente les coups ,
C'est de céder le trône à de moindres que nous.

A M A N.

Certes, ce mal est grand ; certes, il est extrême,
Et pour m'en garantir je me perdrais moi-même.

V A S T H I.

J'arme aussi contre Esther ce que j'ai de pouvoir :
Comme c'est aujourd'hui qu'on la doit recevoir,
Je viens, je viens moi-même à la mort toute prête,
Pour différer au moins cette funeste fête.

A M A N.

O dessein digne enfant d'un esprit généreux,
A qui le juste ciel doit un succès heureux !

V A S T H I.

Pourrois-tu voir enfin, dans un trône adorable,
Une esclave de Perse, & vile & méprisable ?

Pourrois-tu sans murmure obéir à sa voix,
Toi qui fus en état de lui donner des loix ?

A M A N.

Non , non , Madame , non ; il faudra que j'expire ,
Si le bonheur d'Esther la conduit à l'empire.
Ah ! s'il lui faut un trône , il me faut un tombeau ,
Et la grandeur d'Esther est enfin mon bourreau.

V A S T H I.

Aujourd'hui toutefois elle fera ta reine.

A M A N.

Ester , femme du roi ! c'est-là , c'est-là ma peine :
Mais c'est-là seulement le plus grand de mes maux ,
Parce que c'est de là que naissent vos travaux.

V A S T H I.

Garde , garde toujours cette ardeur qui te presse ,
Puisque c'est le seul bien que mon destin me laisse.
Mais enfin , il est tems de s'opposer aux coups
Qui sont déjà tous prêts à tomber dessus nous.

A M A N.

Oui , Madame , il est tems de montrer son courage ,
Puisque déjà l'éclair vous annonce l'orage.
Allez , allez sans crainte , en ce funeste jour ,
Troubler par votre aspect le calme de la cour :
Votre seule présence aujourd'hui nécessaire

Retardera le cours d'une si grande affaire ,
Et je ne doute point que le retardement
Ne guérisse le roi de son aveuglement.
Il considérera d'une ame plus égale
Sa honte & son honneur , vous & votre rivale.
Et quand du haut du trône il jettera les yeux ,
Ouverts par la raison pour un choix glorieux ,
Ne craignez rien , Madame , espérez la victoire :
Il est roi , c'est assez : il choisira la gloire.
Allez donc maintenant , par un noble attentat ,
Ou remonter au trône , ou troubler tout l'État.

V A S T H I.

L'un ou l'autre est mon but.

A M A N.

Suivez donc cette voie.

V A S T H I.

Mais va fonder le roi devant que je le voie.

A M A N.

J'embrasse avec plaisir votre commandement ,
Mais votre seul aspect peut agir puissamment ,
Vos pleurs feront des traits qui perceront son ame ,
Vos pleurs rendront la force à sa premiere flamme ,
Rallumeront l'amour , éteindront le courroux ,
Et sans ouvrir la bouche , ils parleront pour vous.
J'irai , si vous voulez , par des raisons pressantes ,
Présenter un obstacle à ses flammes naissantes ;

Mais

Mais pour toucher un cœur , & rompre des prisons ,
Une larme souvent fait plus que cent raisons :
Voir enfin une reine en sa misere extrême ,
Réduite à n'employer pour elle qu'elle-même ,
La voir en suppliante , esclave des malheurs ,
Mouiller les pieds d'un roi par les eaux de ses pleurs ;
C'est sans doute un spectacle , assez , assez capable
De toucher le plus dur & le plus indomptable.
Poursuivez-donc , Madame , allez jusques au bout ,
N'employez que vos pleurs , vos pleurs obtiendront tout.

V A S T H I.

Moi , que par des soupirs & par des larmes lâches ,
A ma condition je fasse quelques taches ;
Non , non , ce noble orgueil qui m'anima toujours ,
Doit m'animer encore au dernier de mes jours :
Et la fortune injuste autant qu'elle est volage ,
Peut m'ôter les grandeurs , & non pas le courage.
Pour sortir de mes maux , pour vaincre mes malheurs ,
J'ai du sang à verser , mais je n'ai point de pleurs.
Moi , gémir ! moi , pleurer !

A M A N.

C'est pourtant dans vos larmes
Que vous devez trouver de la force & des charmes.

V A S T H I.

Le trône me feroit une autre adversité ,
S'il falloit le devoir à cette lâcheté ;

Tragédies. Tome VIII.

Et toutes les grandeurs me feroient odieuses ,
Si je les achetois par des larmes honteuses.

A M A N.

Les pleurs qui font régner , sont toujours glorieux.

V A S T H I.

En toute extrémité les pleurs sont odieux.

A M A N.

Si des pleurs répandus par un cœur d'Amazone ,
Sont des chemins honteux pour remonter au trône ,
Le seul prix de ce trône est capable d'ôter
La honte des chemins qu'on tient pour y monter.

V A S T H I.

Hé bien , hé bien , Aman , puisque le sort me presse ,
J'irai par des soupirs témoigner ma foiblesse ;
Et sans considérer l'éclat de notre sang ,
Nous irons par des pleurs redemander un rang ,
De qui ces mêmes pleurs , en lâchetés insignes ,
Aux yeux de l'univers nous déclarent indignes.
Mais que dis-je ? insensée en mon ressentiment !
Si l'on croit que le roi me chassa justement ,
N'irois-je pas moi-même , à moi-même infidelle ,
Témoigner par mes pleurs que je suis criminelle ?
N'irois-je pas enfin moi-même contre moi
Justifier ainsi l'injustice du roi ?

Moi , demander pardon ! c'est tacher mon estime ,
Puisqu'enfin tout pardon présuppose le crime.

A M A N.

Que ferez-vous enfin ? Quoi ?

V A S T H I.

Tout ce que je puis.

A M A N.

Troublerez-vous l'État ?

V A S T H I.

Je vaincrai mes ennuis.

A M A N.

Le trouble de l'État est le dernier remede.

V A S T H I.

Oui , mais fonde le roi avant que je m'en aide.

A M A N.

Mais , Madame.....

V A S T H I.

Vas-y.

A M A N.

Mais , Madame.....

V A S T H I.

Crains-tu ?

A M A N.

Moi, Madame ! ah ! plutôt.....

V A S T H I.

Montre donc ta vertu.

Ne me fais pas juger, en ce malheur extrême ,
Que tu veux m'employer pour t'épargner toi-même ;
Et que par un dessein qui te feroit rougir ,
Tu feins de conseiller pour t'exempter d'agir.
Crains-tu de voir le roi ? crains-tu pour moi l'orage ?
Crains-tu de t'exposer ?

A M A N.

Vous blessez mon courage ,
Madame , épargnez-moi.

V A S T H I.

Ne t'épargne donc pas.

A M A N.

Votre service seul a pour moi des appas ,
Remettez en mes mains le soin de vos délices ,
Esther a des attraits , moi j'ai des artifices.
Mais ne vous montrez point.

V A S T H I.

Je vais chez Tiamis ,
Où ma calamité m'a laissé des amis.

S C E N E I I I.

A M A N , T H A R È S.

T H A R È S.

SEIGNEUR , que faites-vous ? le ciel vous est propice ,
Voulez-vous malgré lui vous faire un précipice ?
Et croyez-vous enfin combattre impunément
D'un monarque offensé le juste sentiment ?

A M A N.

Tharès , le roi me croit , nous éteindrons sa flamme ,
Il est roi des Persans , je suis roi de son ame.

T H A R È S.

Cet empire est un bien qu'on ne peut trop priser ,
Mais il est dangereux d'en trop souvent user.
Plaiguez , si vous voulez , le sort de cette reine ,
Mais fuyez le hasard de partager sa peine ;
Si le ciel la veut voir d'un regard rigoureux ,
Qu'elle soit malheureuse , & demeurez heureux.

A M A N.

Qu'elle soit malheureuse , & reine déplorable ,
Si je puis par ses maux n'être pas misérable.
Mais qu'elle soit heureuse , & vive dans l'honneur ,
Si ma félicité dépend de son bonheur.

Il m'importeroit peu , quoique je lui promette ,
Qu'elle fût dans le trône , ou qu'elle fût fujette ,
Si je ne connoissois que mes maux & mes biens
Par un lien fatal sont attachés aux fiens.

Peut-elle cheoir d'un trône où tu la vis montée ,
Que dans le même instant Esther n'y soit portée ?
Et puis-je y voir Esther , sans perdre en même jour
Cet agréable espoir que me donne l'amour ?

Non , non , pour éviter cette mortelle peine ,
Qu'elle demeure esclave , & que Vasthi soit reine.
Allons parler pour elle , allons parler au roi ;
L'adoucir pour Vasthi , c'est l'adoucir pour moi.

T H A R È S.

Ah ! Seigneur , triomphez de cette amour naissante.

A M A N.

On ne triomphe point d'une amour si puissante.

T H A R È S.

Mais l'amour , ce tyran des esprits enchantés ,
Peut être le poison de vos prospérités.

A M A N.

Il n'importe ; exposons d'une ardeur non commune ,
Pour les biens de l'amour , les biens de la fortune :
Puisque par mille maux je ressens à mon tour
Que la fortune même en fait moins que l'amour.

T H A R È S.

Quoi ! pour un bien léger , quoi ! pour un bien qui passe ,
Pour de vaines beautés tenter votre disgrâce !

A M A N.

Et ces vaines grandeurs où tu vois tant d'appas ,
Comme les autres biens ne passent-elles pas ?

T H A R È S.

Aimez , mais autre part.

A M A N.

Quand on est dans les gênes ,
Hélas ! il n'est plus temps de faire choix des chaînes.
Ne me contredis plus : mon amour est ma loi ,
Enfin tu me déplaïs. Repassons chez le roi ;
Mais il fort.

S C E N E I V.

A S S U É R U S , A M A N.

A S S U É R U S.

C H E R Aman , la douceur & la grace
Dans le trône des rois vont enfin trouver place.
Ainsi cette superbe , autrefois mon amour ,
Et comme de mon cœur l'idole de ma cour ,

Vasthi reconnoîtra par de sensibles marques ,
Combien il est fatal de déplaire aux monarques ;
Et que même une reine , esclave de la loi ,
Toute reine qu'elle est , est sujette du roi.

A M A N.

Jusqu'ici vos bontés , vainquant votre justice ,
Sembloient se contenter de montrer son supplice ,
Et pour moi , j'avois cru que son juste remords
Ne feroit pas sur vous d'inutiles efforts.
En effet , quand je songe à cette sainte flamme ,
Qui confondoit vos cœurs , & n'en faisoit qu'une ame ;
Quand je songe à vos feux , qui furent son trésor ,
Aux feux dont vous brûliez , dont elle brûle encor ,
Je ne saurois penser que pour cette princesse ,
Au défaut de l'amour , l'amitié ne vous presse ,
Et qu'au ressouvenir de ses calamités ,
Vous puissiez résister à vos propres bontés.

A S S U É R U S.

Si l'injuste refus de son obéissance ,
En moi seul outragé terminoit son offense ,
Peut-être qu'en mon cœur les traits de la pitié
Referoient un passage à ceux de l'amitié.
Mais , comme moi , l'État a part à cette injure ,
Son orgueil a touché le peuple qui murmure ;
Et si je fais régner , souffrirai-je un affront ,
Qui refroidit mon peuple , & me rougit le front ?
Non , un roi doit venger par des peines plus dures ,

Les affronts de l'État, que ses propres injures;
Il peut tout pardonner étant seul offensé,
Mais il doit tout punir quand l'État est blessé;
Enfin, comme le peuple est dedans nos provinces
Un esclave qui fait la force de ses princes,
Bien que par cent liens on puisse l'arrêter,
Il faut, pour en jouir, quelquefois le flatter.

A M A N.

Quoi, Sire! aux passions d'un peuple téméraire
Vous pourriez immoler une reine si chère?
Quoi, Sire! un lâche esclave aujourd'hui respecté,
Se vanteroit demain qu'un roi l'auroit flatté;
Et qu'on auroit donné la chute d'une reine,
A l'appréhension de tomber dans sa haine?
Oui, Sire, il faut qu'un roi, maître & pere des loix,
Soutienne de son peuple & la gloire & les droits;
Mais en pensant ainsi, où tenir sa défense?
Il ne faut pas d'un peuple augmenter l'insolence;
Et quoique vous fassiez, n'est-ce pas l'augmenter,
Que de lui faire voir qu'on tâche à le flatter?
Le peuple est dangereux, si l'on ne le maîtrise,
Il pense qu'on le craint lorsqu'on le favorise;
Et sur cette croyance autorisant ses droits,
Quelquefois il devient le tyran de ses rois.
Qu'aujourd'hui pour lui plaire & contenter sa haine,
A ses ressentiments on immole une reine,
Peut-être que ce monstre, inconstant & sans foi,
Demandera demain qu'on immole son roi.

ASSUÉRUS.

Le peuple est inconstant , mais enfin son caprice
Ne doit pas m'empêcher de lui rendre justice.
Que s'il en abusoit , il apprendroit qu'un roi
Peut se la rendre aussi contre un peuple sans foi.

AMAN.

Vous voulez à l'État épargner une injure ,
Vous voulez apaiser un peuple qui murmure ;
Et certes , ce dessein nous peut bien enseigner
Qu'il est digne d'un roi qui fait l'art de régner.
Mais pour rendre un État florissant & durable ,
Sire , le peuple seul n'est pas considérable ,
Comme pour composer ce grand éclat des cieux ,
Les petits astres seuls n'ont pas assez de feux.
Si par le choix d'Esther , par ce choix populaire ,
Au murmure d'un peuple on pense satisfaire ;
Ce choix peut exciter des maux plus apparents ,
Puisqu'il peut exciter le murmure des grands.
Comme Esther est sans nom & d'obscur naissance ,
Ils n'iront qu'à regret sous son obéissance ,
Ils n'auront pour Esther que des hommages feints ;
Au travers de leur feinte on verra leurs dédains.
Et pourrez-vous souffrir dans le pouvoir suprême ,
Qu'on méprise à vos yeux la moitié de vous-même ?
Et comme enfin les grands sont du corps de l'État ,
Et le plus noble sang , & le plus grand éclat ,
Pourrez-vous vous venger de ce mépris injuste ,

Qu'il n'en coûte à l'État le sang le plus auguste ?
Sire , pour détourner le cours de ces malheurs ,
Dont vous ressentirez vous-même les douleurs ,
Quelque raison fait voir qu'il est juste d'éteindre
Pour tous également tous sujets de se plaindre ;
Que si par une reine un grand peuple outragé
Témoigne par ses cris qu'il veut être vengé ,
Il ne demande pas , trop injuste en sa haine ,
Que de son sang obscur on lui donne une reine ;
Et qu'un sceptre adorable aux yeux de l'univers ,
Soit porté par des bras destinés pour des fers.
Mais pourvu qu'on témoigne à cette populace ;
Qu'on veut bien l'apaiser , & lui faire une grace ,
Il n'importe à ses yeux qu'on joigne à votre rang
Ou bien un sang ignoble , ou bien un noble sang.
Ainsi faisant le choix d'une adorable fille ,
Où la beauté soint jointe à l'illustre famille ,
Vous rendrez en tous lieux , pour affermir la paix ,
Et le peuple content & les grands satisfaits.

A S S U É R U S.

Esther , me dites-vous , ne sort pas d'une race ,
Qui donne à ses beautés une nouvelle grace ?

A M A N.

Non , Sire.

A S S U É R U S.

Esther n'est rien ?

A M A N.

Non , Sire.

A S S U É R U S.

Mais, dis-moi,

Qu'étois-tu ? qu'étois-tu, sans l'amour de ton roi ?
Quelle étoit ta fortune en la paix, en la guerre,
Devant que ma faveur t'élevât de la terre ?
Apprends par ton exemple, Aman, apprends enfin,
Que bien souvent les rois sont maîtres du destin,
Et qu'ayant en leurs mains vos fortunes encloses,
Un roi, comme les dieux, fait de rien toutes choses.
Qu'Esther sorte du sang le plus bas de l'État,
Un seul de mes regards lui donne de l'éclat ;
Dans sa bassesse même, & dans son impuissance,
Mon choix & mon amour lui servent de naissance :
Mon choix & mon amour qui l'élèvent aux cieux,
Lui tiennent lieu de sceptre, & de gloire, & d'aïeux.
Comme c'est par le jour que le soleil fait naître,
Qu'il se montre soleil & qu'il se fait connoître,
C'est aussi par l'éclat que donne notre choix,
Que ceux de notre rang témoignent qu'ils sont rois.
Ainsi, quoique tes soins soient d'un sujet fidele,
Fais taire ces raisons qui partent de ton zele ;
Ote de ton esprit tous les soins que tu prends,
Et ne m'oppose point le murmure des grands.
Je fais, je fais régner, & ma main souveraine
Peut faire aux moins zélés adorer une reine.

A M A N.

Sire, en ce grand dessein, j'ai cru que mon devoir
M'obligeoit à montrer ce que j'ai pu prévoir :

J'ai parlé librement pour vous donner des marques
Que j'ignore cet art qui flatte les monarques,
M'étant imaginé dans cet événement,
Que c'est aimer son roi que parler librement.

A S S U É R U S.

Je mets entre les biens aux princes fouhaitables,
D'un fidele sujet les libertés aimables;
Ainsi j'aime ton zele, Aman, & tu me plais,
Quand même ton ardeur s'oppose à mes fouhairs.
Mais pour récompenser une ame si fidelle,
Comme j'attends Esther au trône où je l'appelle,
Je veux, mon cher Aman, qu'Aman seul ait l'honneur
De conduire une reine au faite du bonheur.
Va donc au devant d'elle, avance, & me l'amene,
Afin que de tes mains je reçoive une reine.

A M A N.

Cet honneur est trop grand.

A S S U É R U S.

Il est digne de toi.

Va.

A M A N.

Je vous obéis.



SCENE V.

AMAN, THARÈS.

AMAN.

MAIS, hélas ! malgré moi,
Quelle horrible disgrâce à nos yeux manifeste,
Et plus que cet honneur effroyable & funeste !

THARÈS.

Mais il faut obéir.

AMAN.

Va, cours trouver Vasthi,
Dis-lui qu'à son malheur le ciel a consenti,
Et que c'est seulement en excitant l'orage
Qu'elle peut désormais empêcher son naufrage.
Qu'elle vienne : dis-lui....

THARÈS.

Mais.....

AMAN.

Mais obéis-moi.

THARÈS.

Souffrira-t-on, Seigneur, qu'elle approche du roi ?

AMAN.

Va, rends-lui ce devoir sans tarder davantage ;
Je disposerai tout pour lui faire un passage.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

ASSUÉRUS , ESTHER , AMAN ,
Suite d'Assuérus.

A M A N.

AVANCEZ , belle Esther , & montez dans les cieux ,
Puisqu'un trône est le ciel d'un prince glorieux.

A S S U É R U S.

Approchez , chere Esther , venez prendre la place
Que vous donne l'amour , que vous donne la grace ;
Et par un juste arrêt du plus grand de nos dieux ,
Régnez avec un roi , sur qui regnent vos yeux.
Le ciel , qui pour régner vous avoit destinée ,
Oublia de vous rendre en naissant couronnée ;
Et quand je mets le sceptre en de si belles mains ,
Du ciel qui vous forma j'acheve les desseins.
Peuple , qui vois Esther par mon choix soutenue ,
Crois que c'est à tes yeux une reine inconnue ,
Que je tire aujourd'hui d'un État languissant ,
Puisque toutes beautés sont reines en naissant.

ESTHER.

Sire , c'est en esclave , & non en souveraine ,
Que j'approche d'un roi qui me regarde en reine ;
Et pour toutes beautés , ô monarque puissant !
Je n'apporte à vos pieds qu'un cœur obéissant.
Je ne me confidere au trône d'un empire ,
Que comme une vapeur que le soleil attire ,
Et dont le corps léger ne s'élève si haut ,
Que pour s'appesantir , & retomber bientôt.
Bien que le nom de reine , & grand & vénérable ,
Puisse assouvir un cœur de gloire insatiable ;
Je ne l'estime pas , ce nom si glorieux ,
Pour nous mettre en un rang où nous devenons dieux ;
Mais pour ce qu'en rendant ma fortune parfaite ,
Il me rend d'un grand roi la première sujette ,
Et qu'en me faisant voir les biens que je vous doi ,
Il m'apprend d'autant mieux à respecter mon roi.

ASSUÉRUS.

Cette soumission aussi rare que belle ,
Vous rend digne du trône où le ciel vous appelle.
Je ne recherche point si parmi vos aïeux
Je pourrai rencontrer ou des rois , ou des dieux ;
Les trônes sont des biens d'une auguste puissance ,
Qui sont dus au mérite , autant qu'à la naissance.
La grace & les vertus ont su vous y porter ,
Par de plus beaux degrés vous n'y pouviez monter.
Montez donc , chere Esther , par des marches si belles
A des prospérités qui seront immortelles ;

Et

Et comblez le bonheur d'un monarque amoureux ,
Que la seule grandeur ne sauroit rendre heureux.

A M A N à part.

Puis-je être le témoin des maux que j'appréhende ?
Mais j'apperçois Vasthi.

S C E N E I I.

ASSUÉRUS, ESTHER, VASTHI,
MARDOCHÉE, AMAN.

A S S U É R U S.

QUE vois-je ! qui vous mande ?

V A S T H I.

Je ne viens point ici , le flambeau dans les mains ,
Allumer la discorde , & rompre vos desseins.
Non , non , je ne viens pas , par mon triste spectacle ,
A vos fidélités présenter un obstacle ;
Quand j'aurois le pouvoir , je n'ai pas les desirs
D'outrager un grand roi , dont j'aime les plaisirs.
Le sort qui me fait cheoir du trône à la misère ,
M'a rendu malheureuse & non votre adverfaire.
Je viens donc sans secours , & moi seule pour moi ,
Vous montrer dans les fers la compagne d'un roi ;
Je viens donc maintenant , non pour avoir ma grace ,
Non , pour rompre le trait dont le coup me menace ;

Mais pour favoir au moins , parmi tant de travaux ,
Par quel grand attentat j'ai mérité mes maux.
Je ne demande point quel charme inévitable
D'un changement d'amour vous a rendu capable ;
Je vois dans un objet si doux & si charmant ,
Les puissantes raisons de votre changement ,
Mais je n'apperçois point dans le cours de ma vie ,
La cause des malheurs dont je suis poursuivie.
Faites donc voir mon crime , & que votre équité
Découvre les raisons de ma calamité ,
Afin qu'en mon malheur voyant votre justice ,
Je cesse de blâmer mon juge & mon supplice ;
Et qu'enfin mon dépit , mes cris & mon transport ,
Vous respectant toujours , n'accusent que mon fort.

A S S U É R U S.

Vous faurez mes raisons , vous faurez vos offenses ,
Quand vous regarderez vos défobéissances ;
Mais vous faurez de plus qu'aux yeux d'un potentat ,
Cette nouvelle audace est un autre attentat.

V A S T H I.

Sire , si cette audace , & noble & légitime ,
Aux yeux des potentats doit passer pour un crime ;
L'innocence assurée aux yeux des potentats ,
Est sujette à former de pareils attentats.

A S S U É R U S.

Le trouble d'un État que votre orgueil outrage ,
Est de votre innocence un ample témoignage.

Retirez-vous , Madame , & montrez une fois
Que votre esprit soumis peut recevoir des loix.
Enfin n'augmentez point cette coupable audace ,
Qui pourroit rendre juste une injuste disgrâce.

V A S T H I.

Ce crime en mon malheur feroit mon reconfort ,
S'il devenoit si grand qu'il méritât la mort ;
Mais si quelque raison , qui doit être couverte ,
Vous oblige à cacher les raisons de ma perte ,
Au moins , en regardant mon fort & ma douleur ,
Dites-moi , pour raison , j'ai voulu ton malheur ;
Alors me soumettant , chacun m'entendra dire ,
Je veux bien endurer , car le roi le désire.

A S S U É R U S.

Retirez-vous , Madame , il suffit une fois
De tenter le péril , & de déplaire aux rois.

V A S T H I.

Si je suis criminelle , achevez mon supplice ,
Quiconque sort d'un trône , aime le précipice.

A S S U É R U S.

Ainsi vous y courez.

V A S T H I.

Ne m'arrêtez donc pas ,
Et donnez seulement plus de pente à mes pas.
On mérite la mort & les maux qu'elle donne ,
Quand on a mérité de perdre une couronne.

K 2

Que si de mon bonheur quelques rayons restés ;
Me font croire innocente en mes adversités ,
Comme mon désespoir peut troubler vos provinces ,
Comme il peut émouvoir vos peuples & vos princes ,
Prévenez mes forfaits , & qu'un dernier effort
M'empêche par ma mort , de mériter la mort.

A S S U É R U S.

Faites votre devoir, vivez, on vous l'ordonne,
C'est assez pour un coup de perdre une couronne.

V A S T H I.

Non, non, délivrez-vous de mes tristes soupirs ;
Et par ma perte entière assurez vos plaisirs ;
Donnez, donnez mon sang, & la mort que j'espère,
A l'établissement d'une reine si chère ;
Et si l'amour d'Esther vous doit rendre content,
Rendez par mon trépas son triomphe éclatant.

E S T H E R.

Ah ! Sire, regardez d'un œil plus pitoyable
Une grande princesse, une princesse aimable ;
Et ne m'élevez point à des prospérités
Qu'elle puisse accuser de ses calamités.
Pourrois-je bien jouir, sans remords & sans peine,
D'une félicité qui ruine une reine ?
Quelque bien qui succède à nos ambitions,
La grandeur est funeste à ces conditions.
Regardez ma bassesse, & de quelle distance
Du trône où vous régnez, s'éloigne ma naissance ;

Vous direz que le ciel qui peut tout ici bas ,
Nous éloigna si fort pour ne nous joindre pas.
Mais d'un autre côté , regardez la puissance
D'où cette grande reine a tiré sa naissance :
Vous verrez que le ciel qui la veut soutenir ,
Ne vous rendit égaux qu'afin de vous unir.
Considerez en elle , & le sang , & la grace ;
La faire cheoir du trône & me mettre en sa place ,
C'est au trône du jour porter l'obscurité ,
C'est chasser de l'autel une divinité ;
Et par un changement aussi nouveau qu'étrange ,
C'est y mettre en sa place une idole de fange.
Ah ! Sire , pour la reine , ah ! Sire , pour Esther ,
Faites votre justice à même heure éclater ,
Nous rendant toutes deux où le ciel nous adresse ,
La reine à sa grandeur , Esther à sa bassesse :
Tout l'honneur que je cherche , & que j'ai prétendu ,
C'est de céder le trône à qui le trône est dû.

A S S U É R U S.

Bientôt ma volonté vous sera manifeste ,
Attendez un destin ou propice ou funeste.

M A R D O C H É E *à part.*

Que je crains justement !

A S S U É R U S *à sa suite.*

Mes amis , suivez-moi.

M A R D O C H É E *à part.*

Vous , en qui j'espérai , cieux , inspirez le roi.

S C E N E I I I.

VASTHI, ESTHER, MARDOCHÉE.

V A S T H I.

BELLE & charmante Esther, épargnez-vous la peine,
A ma confusion, de défendre une reine ;
Ne me secourez point dans un sort si douteux ,
Le secours d'une esclave est un secours honteux.
Hé, que me serviroit , où je suis méprisée ,
La faveur d'une esclave en reine déguisée !

E S T H E R.

Au moins à faire voir qu'en sa captivité
Cette esclave garda sa générosité ;
Et qu'en vous remettant un sceptre qu'on lui donne ,
Sa générosité mérite une couronne.
Pardonnez ce transport à mon ressentiment ,
Un injuste mépris l'excite justement.

V A S T H I.

Déjà la vanité s'empare de votre ame ;
Mais enfin , qu'êtes-vous ?

E S T H E R.

Ce que je suis , Madame ;
Telle que d'un grand roi l'ordonnera l'arrêt ,
Esclave s'il le veut , & reine s'il lui plaît.

V A S T H I.

L'aspect d'une grandeur à vos yeux inconnue ,
Vous charme , vous séduit , & vous ôte la vue.

E S T H E R.

Non , non , je me connois ; mais je respecte en moi ,
Et l'amour , & la grace , & le choix d'un grand roi.

V A S T H I.

Mais quand le roi , charmé par une amour si basse ,
Vous tirant du néant vous mettroit en ma place ,
Pensez-vous que l'État pendant à vos genoux ,
Eût pour vous les respects que vous avez pour vous ?
Ne vous abusez point , ne croyez point des fables ,
Un sceptre est méprisé dans des mains méprisables ;
L'honneur n'est pas honneur quand il est mal donné ,
Et vous feriez d'un trône un autel profané.

E S T H E R.

Si le trône est pour moi comme un char de victoire ,
Le roi qui m'y conduit , lui gardera sa gloire ;
Puisqu'aux ambitieux le trône si charmant ,
N'emprunte son éclat que du roi seulement.

V A S T H I.

Ainsi dans son néant , la bassesse se flatte.

E S T H E R.

Par elle des grands rois la gloire même éclate ;

Plus notre fort est bas , plus en le réhauffant ,
Se montre le pouvoir d'un monarque puissant.

V A S T H I.

Mais craignez ses faveurs , ainsi que des menaces.

E S T H E R.

C'est faire tort aux rois , que de craindre leurs graces.

V A S T H I.

C'est se mettre en péril que de trop s'y fier.

E S T H E R.

Qui se résout à tout , se peut humilier.
Quoi qu'il faille trouver le port ou le naufrage ,
Comme un présent du ciel , je garde le courage.
Qu'il m'ôte cet espoir qu'il sembloit me donner ,
Qu'il arrête la main qui vient me couronner ,
Qu'il montre à ma fortune un visage farouche ,
Qu'il me fasse tomber du degré que je touche ;
Il me laisse bien plus qu'il ne sauroit m'ôter ,
Puisqu'il me laisse un cœur qui peut tout supporter.

V A S T H I.

Espérez néanmoins un fort plus salutaire ,
L'amour étant pour vous , rien ne vous est contraire ;
Espérez , espérez un bel événement ,
Puisqu'en ce grand procès le juge est votre amant.

SCENE IV.

ESTHER, MARDOCHÉE.

MARDOCHÉE.

HÉLAS ! sur qui des deux doit tomber la tempête !

ESTHER.

A tout événement le ciel me verra prête.

MARDOCHÉE.

Si vous ne méritez que le plus grand des rois
Brûle de votre amour , & soutienne son choix ,
Faites voir , pour le moins , par un cœur magnanime ,
Que d'un roi si puissant vous méritez l'estime.
Je le confesse , Esther , nos ennemis sont grands ,
Quelques-uns sont cachés , quelques-uns apparents ,
Et tous , & tous enfin joignent leur artifice
Pour vous faire tomber du trône au précipice.
J'ai su même qu'Aman , que vous comptez pour vous ,
Vous attaque en secret , & nous attaque tous.

ESTHER.

Aman , dont les discours témoignent tant de zèle !

MARDOCHÉE.

Lui ; lui de qui le cœur est un cœur infidèle ;
Il vous rend des respects à vos yeux complaisants ,
Mais c'est un ennemi qui vous fait des présents.

ESTHER.

Que fais-je à ce méchant , pour en être opprimée ?

MARDOCHÉE.

Ce que fait aux méchants l'innocence estimée.

Mais enfin attendez avec un front égal ,

Ou le trône ou les fers , ou le bien ou le mal.

SCENE V.

MARDOCHÉE, ESTHER, AMAN.

MARDOCHÉE.

ENFIN Aman revient , qu'apporte-t-il ?

AMAN.

Madame,

Que j'ai de part aux maux qui traversent votre ame ,

Et que je suis touché de ce triste destin

Qui semble des grandeurs vous fermer le chemin !

MARDOCHÉE à part.

Le méchant !

AMAN.

Mais au moins ai-je cet avantage

D'avoir tâché pour vous de détourner l'orage ,

Et de contribuer avec votre vertu,
Afin de vous garder un rang qui vous est dû.

E S T H E R.

Certes , quand la fortune , en disgrâce féconde ,
Nous rend & le mépris , & le rebut du monde ,
Ce nous est un bonheur , & bien grand & bien doux
Que d'avoir des amis généreux comme vous.

A M A N.

Mais ce m'est un malheur de manquer de puissance.

E S T H E R.

La volonté suffit , & j'en ai connoissance.

A M A N.

Que n'ai-je sur le prince un moment de pouvoir ,
On vous verroit , Madame , où je voudrois vous voir.

E S T H E R.

Que n'ai-je le pouvoir de qui je suis sujette ,
On vous verroit de même où mon cœur vous souhaite.
Mais enfin , faut-il vaincre , ou faut-il succomber ?
Faut-il monter au trône , ou faut-il en tomber ?
Qu'a résolu le roi ?

A M A N.

Rien encore , Madame ;
Mais enfin.....

ESTHER.

Mais parlez.

AMAN.

Mais c'est vous percer l'ame,

ESTHER.

Non , non , ne craignez point.

AMAN.

Le roi presque rendu ,
Entre Esther & Vasthi demeure suspendu.

MARDOCHÉE.

Quoi ! Seigneur , il balance ?

AMAN.

Oui , mais de telle sorte ,
Qu'il paroît....

ESTHER.

Dites-tout.

AMAN.

Que la reine l'emporte :

Il semble que pour elle un rayon de pitié
Rallume dans son cœur sa première amitié.
Mille raisons d'État qu'il pèse & qu'il ramène ,
Semblent venir en foule au secours de la reine ;

Enfin, j'ai par mes soins voulu l'en divertir,
Mais pour y rêver seul il nous a fait sortir.
Ainsi je crains pour vous.

E S T H E R.

Il faut au moins attendre,
Je ne tomberai pas, je saurai bien descendre.

A M A N.

Il est même honorable en cette extrémité,
De quitter librement ce qui nous eût quitté.

E S T H E R.

Avez-vous ordre, Aman, de tenir ce langage,
Et de me préparer à mon proche naufrage ?

A M A N.

Non pas, mais dans les biens qui vous seroient offerts,
Je crains pour vous les maux que d'autres ont soufferts.
Quoi qu'en votre faveur le roi veuille résoudre,
Comme le trône est haut, il est près de la foudre ;
Et tel y croit monter afin de vivre heureux,
Qui monte seulement en un lieu dangereux.

E S T H E R.

Si le trône est un lieu dangereux & funeste,
Qu'attaque incessamment la colere céleste,
Je ferai voir un cœur & ferme & généreux,
En montant sans trembler sur un lieu dangereux.

A M A N.

Vous venez d'éprouver qu'à l'instant qu'on y monte ,
On peut , au premier pas , rencontrer de la honte ;
Croyez qu'un lieu si haut doit être redouté ,
Et lorsque l'on y monte , & lorsqu'on est monté.
On trouve quelquefois , avecque moins d'ombrage ,
Et dans un moindre sort , un plus grand avantage.

E S T H E R.

Il ne m'importe , Aman , si le roi , si les cieux ,
Me destinent à cheoir d'un lieu si glorieux ,
Je ferai voir alors une vertu si haute ,
Qu'on croira que je donne un sceptre que l'on m'ôte.

A M A N.

L'exemple de Vasthi vous doit épouventer.

E S T H E R.

Il m'apprend les chemins que je dois éviter.

A M A N.

Si l'orgueil la fit cheoir , on peut , on peut de même
Tomber par mille endroits de ce degré suprême :
Puisque de tous côtés , le trône infortuné
Est un siege d'honneur , de gouffres couronné.

E S T H E R.

On peut , on peut périr , & c'est-là mon attente ;
Mais ce n'est pas périr que périr innocente.

A M A N.

Mais , Madame , ce mal , des maux le plus affreux ,
Ce seul tourment des cœurs que l'on croit généreux ,
La honte qui nous tue , & qui nous persécute ,
Accompagne toujours cette mortelle chute.

E S T H E R.

Bien qu'un trône éminent fût le ciel de l'honneur ;
Bien qu'il fût ici bas le souverain bonheur ;
Bien que la gloire suive aussitôt qu'on y monte ,
En tomber innocent , c'est en tomber sans honte.

A M A N.

Mais , enfin c'est tomber.

E S T H E R.

Mais c'est vaincre en tombant ,
Et se faire un appui , même en y succombant.
Quand le ciel nous fait cheoir , quand le ciel nous rebute ,
La honte est dans la cause , & non pas dans la chute.
Enfin , sans m'abaisser par une lâche peur ,
Enfin , sans m'élever par un espoir trompeur ,
Quoi qu'on ait résolu , ma gloire ou ma disgrâce ,
Si le roi m'appella , j'attendrai qu'il me chasse.

A M A N.

Je vous souhaite un sort plus heureux & plus doux ,
Et pour vous dire tout , un sort digne de vous.

(à part.)

Mais on apporte ici les marques de l'empire :
Un sceptre , une couronne. Ah ! quel est mon martyre !

S C E N E VI.

ESTHER , MARDOCHÉE , AMAN , ZETHAR.

Z E T H A R à Esther.

V OYEZ dans ces grands biens , qui vous sont présentés ,
D'un roi qui vous chérit , les justes volontés.
Votre illustre vertu mérita la couronne ,
Par les mains de l'amour un grand roi vous la donne :
Vos yeux ont su le vaincre , il veut vous témoigner
Que qui surmonte un roi , mérite de régner.
Recevez donc , Madame , & le sceptre & sa gloire ,
Comme présents d'un roi qui paie une victoire ;
Et tenant sous vos pieds les dangers abattus ,
Jouissez sans douleur du prix de vos vertus.

E S T H E R.

Comme de cet honneur trop grand & trop insigne ,
Mes propres sentiments me déclarent indigne ;
Je reçois cet honneur , dont mes yeux sont surpris .
Ainsi qu'une faveur , & non pas comme un prix.
Mais enfin , de ce sceptre & de cette couronne ,
Allons rendre un hommage à la main qui les donne :
J'ai déjà trop tardé.

A M A N à part.

Désespérerons-nous ?

M A R D O C H É E.

Cieux , assurez ces biens , s'ils nous viennent de vous.

SCENE VII.

SCENE VII.

MARDOCHÉE, AMAN.

AMAN.

ENFIN , un bel effet succede à votre attente.

MARDOCHÉE.

Le seul plaisir du roi rend mon ame contente.
Quiconque a pour son roi d'avantageux desirs ,
Des plaisirs de son roi fait ses propres plaisirs.

AMAN.

Il vous en doit , sans doute , une ample récompense.

MARDOCHÉE.

Je la reçois , Seigneur , plus grande qu'on ne pense.

AMAN.

La fortune d'Esther vous promet du support.

MARDOCHÉE.

Je me tiens satisfait , & content de mon fort.

AMAN.

Espérez d'autres biens , le ciel vous le commande.

MARDOCHÉE.

Que pourrois-je espérer ? J'ai ce que je demande.

Tragédies. Tome VIII.

L

S C E N E V I I I.

A M A N , T H A R È S.

A M A N.

IL nous quitte en vainqueur , il rit de mon courroux ,
Et triomphe en effet , puisqu'il vit malgré nous.
Ah, Tharès ! que de maux , que d'horreurs , que de gênes ,
Et que mon cœur sans force est accablé de chaînes !
Falloit-il , ma raison , te laisser désarmer ?
Falloit-il voir Esther ? mais falloit-il l'aimer ?
Je la perds , je me meurs , un ennemi me brave ,
Et de mes passions je demeure l'esclave.
Hélas ! qu'il eût pensé , qu'un roi , qu'un grand vainqueur ,
Dans des liens si bas dût arrêter son cœur ?
Lâche roi ! Mais que dis-je ? au mal qui me surmonte ,
Je veux que d'un grand roi cette amour soit la honte ;
Et si j'étois placé dans le nombre des rois ,
Esther est le seul bien que je souhaiterois.
O ciel ! ta cruauté n'eût-elle pu paroître ,
Sans me rendre en amour compagnon de mon maître ?
Fortune , dieux , destins , grands auteurs de mon mal ,
Je vous rends vos grandeurs , ôtez-moi mon rival !

T H A R È S.

Plutôt que d'un rival l'autorité suprême
Vous dérobe à l'amour , & vous rende à vous-même.
Il est fort , il est roi.

A M A N.

Cessons de soupirer ;
Et parce qu'il est roi , commençons d'espérer.

T H A R È S.

Près d'un si grand rival , votre amour persévère ?

A M A N.

C'est parce qu'il est roi que mon amour espere.
Il ne faut qu'un soupçon pour ébranler les rois ,
Qui du bien de l'État se composent des loix.
Il ne faut qu'un soupçon pour éteindre la flamme
Que la plus forte amour allume dans leur ame.
Esther n'est pas encore en ce lieu de plaisirs ,
Où l'ambition même assouvit ses desirs ;
Puisque le jour me reste , au milieu des supplices ,
Il reste à mon amour cent nouveaux artifices.

T H A R È S.

Que faites-vous , Seigneur ? que voulez-vous tenter ?

A M A N.

Je résous de me perdre , ou de me contenter.

T H A R È S.

D'où viendrait du secours à l'espoir qui vous reste ?

A M A N.

Les Juifs me serviront , les Juifs que je déteste.

L a

T H A R È S.

Eux , qui vous ôteroient la force & le pouvoir ?

A M A N.

Eux que ma haine attaque , & qu'elle fera cheoir.
Je fais que Mardochée espere en la victoire ,
Qui va porter Esther au trône de la gloire :
Je crois même qu'Esther , se déclarant pour lui ,
Fait espérer aux Juifs sa grace & son appui ;
Je veux par elle-même aujourd'hui m'en instruire ,
Et puis montrer au roi combien elle peut nuire.
Ainsi , par mes soupçons aisés à fomentier ,
Dedans l'esprit du roi nous détruirons Esther ,
Étant trop assuré qu'il préfere en son ame
L'amour de son État , à l'amour d'une femme.
Si l'orgueil de Vasthi précipita son sort ,
Pour faire cheoir Esther un soupçon est trop fort.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

ESTHER, MARDOCHÉE, THAMAR.

ESTHER.

Pourquoi ne vois-je en vous que des marques de crainte ?
De quel trait de douleur votre ame est-elle atteinte ?
Et pourquoi , sans parler , vous vois-je épouvantés ,
Lorsque le ciel me porte où vous me souhaitez ?
Vous avez désiré , comme un bonheur extrême ,
De voir dessus mon front briller le diadème ;
Et quand l'amour du ciel contente vos desirs ,
L'un en jette des pleurs , & l'autre des soupirs.
D'où vient ce changement , d'où viennent ces alarmes ?
Ce mal qui vous fait peur , qui vous tire des larmes ,
Et dont par vos soupirs je sens déjà les coups ,
L'apportons-nous au trône , ou bien l'y trouvons-nous ?

MARDOCHÉE.

Il faut mourir , Esther , si le ciel favorable
N'acheve par vos mains une œuvre mémorable.

L 3

Déjà le fer est prêt , qui doit trancher vos jours.
Il faut mourir , Esther , ou chercher du secours.

E S T H E R.

Hé bien , il faut mourir.

M A R D O C H É E.

Mais non pas fans défense ,
Puisqu'il s'agit ici de sauver l'innocence.

E S T H E R.

Quel fort ! quelle fortune ! & qu'en dois-je espérer ?

M A R D O C H É E.

De combattre , de vaincre , & de vous assurer :
Ou de mourir au moins rayonnante de gloire ,
Si nos propres malheurs vous ôtent la victoire.

E S T H E R.

Mais enfin , de quels maux sommes-nous menacés ?

M A R D O C H É E.

De tous les maux , Esther , l'un sur l'autre amassés ;
Que votre esprit travaille à se faire une image
D'horreur , de trahison , de flamme , de carnage ,
D'innocents poursuivis , de trônes renversés ,
Vous verrez de quels maux nous sommes menacés ;
Enfin , pour dire tout , ce peuple misérable
Qui languit dans les fers dont la Perse l'accable ,

Les Juifs dont vous sortez , les Juifs de qui je sors ,
Sont aujourd'hui vivants , & demain seront morts.

E S T H E R.

Hélas !

M A R D O C H É E.

Moi qui vous parle , & qu'en votre misère ,
Vous avez tant de fois regardé comme pere ;
Moi-même dont les soins tant de fois témoignés ,
Sont le premier degré du trône où vous régnez ;
Peut-être qu'en ce jour où régnera le crime ,
Je serai des méchants la première victime ,
Et le premier objet affreux , ensanglanté ,
Sur qui vous jeterez votre œil épouvanté ;
Enfin , enfin des Juifs la perte est arrêtée.

E S T H E R.

N'est-ce point par la crainte une chose inventée ?

M A R D O C H É E.

Vous savez que Tharès de Thamar amoureux ,
Par l'hymen qu'il attend , croit devenir heureux.

E S T H E R.

Je le fais.

M A R D O C H É E.

Ce Tharès , qui ne craint que pour elle ,
Lui vient de découvrir cette trame mortelle ,
Lui vient de découvrir ce qu'on a résolu ,
D'exercer sur les Juifs un pouvoir absolu ,

Qu'on doit ensevelir dans le même naufrage
Les vieillards , les enfants , & tout sexe , & tout âge ,
Et sans considérer le mérite ou le rang ,
En étouffer la race , & l'éteindre en leur sang.
Voilà nos maux , Esther.

E S T H E R.

Quoi ! Thamar....

T H A M A R.

Oui , Madame ;

Il m'a dit , l'œil en pleurs & la crainte dans l'ame ,
Que si je ne fuyois pour sortir du danger ,
Mêmes entre vos bras on viendrait m'égorger.

E S T H E R.

D'où fait-il ce malheur ?

T H A M A R.

Il ne veut point le dire.

C'est assez , m'a-t-il dit , que l'on vous en retire ,
Et qu'enfin vous sachiez que pour ce grand dessein ,
Le roi donne sa voix , son pouvoir & sa main.

M A R D O C H É E.

Ce n'est donc pas à tort que mon esprit en peine
L'a soupçonné pour nous d'une mortelle haine.
Dès l'heure que mon soin découvrit l'attentat ,
Qui menaçoit ses jours de même que l'État :

Il vous en ressouvient de ces noires pratiques
Qui faisoient le chemin à tant d'actes tragiques,
Et qui dessus le roi tombant de toutes parts,
Déjà près de son sein approchoient les poignards:
Enfin, depuis ce temps que la bonté céleste
Découvrit par mes soins un dessein si funeste,
Trop de signes certains témoignent à mes yeux
Que les Juifs font au roi des peuples odieux.
Quelle grace a suivi ce signalé service,
Par qui je le retins penchant au précipice?
Hélas! on jugeroit qu'en ce moment fatal,
Je fis un autre mal de découvrir ce mal.
C'est à vous maintenant de calmer tant d'alarmes,
C'est à vous de marcher, & de prendre les armes;
Et puisqu'en ce haut rang le ciel vous fait asseoir,
C'est à vous d'opposer le pouvoir au pouvoir.

ESTHER.

Hélas!

MARDOCHÉE.

Consultez-vous?

ESTHER.

Le danger m'épouvante.

MARDOCHÉE.

Le danger vous étonne, où la gloire vous tente!

ESTHER.

Le danger qui vous fuit, non celui qui me perd,
Tient mon cœur à la crainte incessamment ouvert.

M A R D O C H É E.

L'infortune des Juifs , leurs douleurs & leurs craintes
Ont besoin de secours , & non pas de vos plaintes.
Ce n'est pas les aider que de craindre pour eux ,
Et c'est agir pour vous qu'aider ces malheureux.
Car enfin , croiriez-vous éviter les tempêtes
De qui le coup mortel tomberoit sur leurs têtes ,
Et que leur mauvais sort , respectant votre rang ,
N'allât pas jusqu'au trône épuiser votre sang ?
Si pour sauver les Juifs votre bras ne s'emploie ,
Le ciel pour les sauver peut faire une autre voie ,
Il peut fendre la terre en des chemins nouveaux ,
De même que pour eux il fut fendre les eaux.
Mais aussi redoutez que le ciel qu'on outrage ,
Ne laisse sur vous seule éclater cet orage ,
Pour avoir négligé des peuples malheureux ,
Et retenu le bien qu'il vous donna pour eux.
Croyez-vous que le ciel vous rende souveraine ,
Et vous donne l'éclat & le titre de reine ,
Pour briller seulement de l'illustre splendeur ,
Que répandent sur vous la pourpre & la grandeur ?
Croyez-vous aujourd'hui posséder la couronne ,
Pour jouir seulement des plaisirs qu'elle donne ?
Que si vous abusant par un nouveau désir ,
Vous croyez que les rois sont nés pour le plaisir ,
Croyez que le plaisir des princes équitables ,
Consiste à secourir les peuples misérables.
Dans le même moment que des cœurs inhumains

Arment contre les Juifs de sanguinaires mains ,
 Un roi qui vous chérit , vous donne une puissance
 Capable d'étouffer cette injuste licence ;
 Pensez-vous que ce Dieu qui fait tout sagement ,
 Nous fasse voir enfin ce grand événement ?
 Non , non , c'est pour un bien que cette grace éclate ,
 C'est pour vous témoigner qu'il faut que l'on combatte ;
 Le pouvoir qu'il vous donne avecque tant d'éclat ,
 Est pour vous le signal qu'il donne du combat.

ESTHER,

Pensez-vous donc qu'Esther , peu forte & magnanime ,
 Comme un foible soldat ait besoin qu'on l'anime ?
 Si j'ai peur maintenant , hélas ! hélas ! j'ai peur
 De manquer de succès , non de manquer de cœur.
 Je n'ai pas souhaité cette grandeur suprême
 Pour jouir des plaisirs que donne un diadème ;
 Mais je n'ai souhaité son pouvoir & ses biens
 Qu'afin d'en secourir l'infortune des miens.
 Et si le trône même , où le ciel m'a portée ,
 De cet aimable espoir n'eût mon ame flattée ,
 Quoi qu'un trône ait de grand , & d'illustre , & d'heureux ,
 Je l'eusse refusé comme bien dangereux.
 Comme par la grandeur si pompeuse & si chère ,
 D'un esprit étonné chacun me considère ,
 On considéreroit mon courage indompté
 Par l'illustre refus d'un trône rejeté.
 Enfin , enfin les Juifs jusqu'ici déplorables ,
 Verront faire pour eux des efforts favorables.

Ils auront part aux biens dont me comble le roi ,
Ou j'aurai part aux maux qui les comblent d'effroi.
Noble & chere patrie , autrefois florissante ,
Maintenant dans les fers esclave & languissante ,
Si je ne puis t'aider , ni te rendre ton rang ,
Au moins dans ce dessein je te rendrai mon sang :
J'opposerai mon sein aux couteaux effroyables
Qui doivent égorger tes enfants misérables ;
Et malgré les fureurs qui les font succomber ,
Pas un ne tombera qu'on ne m'ait vu tomber.
Si je ne méritois l'honneur de la couronne ,
Quand un roi m'a donné l'éclat qui l'environne ,
Comme pour mon pays je la prodiguerai ,
Au moins en la perdant je la mériterai.

M A R D O C H É E.

Allez donc mériter cette éclatante gloire ,
Ou par votre défaite , ou par votre victoire.

E S T H E R.

Mais avant que d'user d'un remede fatal ,
N'est-il pas à propos d'être assuré du mal ?
Peut-être sur un bruit avez-vous pris l'alarme ?

M A R D O C H É E.

Un si funeste bruit veut au moins que l'on s'arme.

E S T H E R.

Mon courage est tout prêt. Mais Aman vient me voir.
Retirez-vous d'ici , j'en pourrai tout savoir.

S C E N E I I.**ESTHER , AMAN.****A M A N.**

RAVI de vos honneurs , ravi de votre gloire ;
J'en viens avecque vous célébrer la victoire ,
Et consacrer encore à votre majesté ,
Mon courage , mon sang , & ma fidélité.
Enfin votre vertu justement couronnée ,
Arrête sous vos pieds la fortune enchaînée ;
Et si le ciel répond à nos justes souhaits ,
Le trône aura pour nous une éternelle paix.

E S T H E R.

Dans l'état glorieux où l'on me considère ,
La paix est le seul bien que le ciel me peut faire ;
Mais cette paix me manque , elle fuit de mon cœur
Comme d'un lieu funeste où le trouble est vainqueur ;
Et n'ayant pas la paix , que j'appelle à mon aide ,
Je ne crois pas avoir les biens que je possède.

A M A N.

Qui pourroit vous troubler où le ciel libéral
Sous le comble des biens semble étouffer le mal ?
Si vos prospérités vous font des adversaires ,
Ne sont-ils pas sans force , ou bien vos tributaires ?

Les efforts de Vasthi font vains & superflus ,
Son orgueil la fait cheoir pour n'en relever plus ,
Et le roi s'en assure , & la traite de sorte
Qu'elle est , même en vivant , comme une reine morte ;
Enfin il la relegue en des lieux écartés ,
Où son bras ne peut nuire à vos prospérités ;
Enfin elle est détruite , & sa dernière audace
D'un monarque amoureux vous confirme la grace.
D'où vient donc le souci qui semble vous saisir ?

E S T H E R.

Le malheur de Vasthi ne fait pas mon plaisir :
Bien que pour m'agrandir le ciel me persécute ,
Bien qu'un roi si puissant m'élève par sa chute ,
Si j'étois insensible aux traits de sa douleur ,
J'aurois mieux que son rang mérité son malheur.
Mais enfin d'autres maux qui m'attaquent moi-même ,
Portent jusqu'à mon cœur leur violence extrême ,
Et parmi les honneurs viennent m'ôter la paix
Qui fait seule aujourd'hui mes vœux & mes souhaits.
Un peuple, un peuple esclave, Aman, le peut-on croire ?
M'empêche de goûter les douceurs de la gloire.

A M A N.

Un peuple !

E S T H E R.

Oui , les Juifs dans nos fers arrêtés
Séparent le repos de mes prospérités ,
Et m'ôtant le repos , qui vaut une couronne ,
Ils m'ôtent plus de biens que le sceptre n'en donne.

A M A N.

Quoi ! leur calamité vous donne du souci ?

E S T H E R.

Non , non , j'ai pour ce peuple un courage endurci ,
Et je crains que ma main ne soit pas assez forte ,
Pour l'arrêter au moins dans les chaînes qu'il porte.

A M A N.

Les Juifs seroient pour vous des objets odieux !

E S T H E R.

Je les vois , je les hais comme des factieux ;
De secrets sentiments , à mon repos contraires ,
Les peignent dans mon cœur comme des adversaires.

A M A N.

Toutefois Mardochée espere en votre appui.

E S T H E R.

Jusqu'ici l'ayant craint j'ai tout souffert de lui ;
Mais il faudra bientôt quelle est la différence
De moi dans la foiblesse , à moi dans la puissance ;
Et si le roi s'accorde à mon ressentiment ,
Tous les Juifs avec lui sauront ce changement.

A M A N.

Non , non , ne doutez point que le roi n'autorise
Contre ce peuple ingrat une juste entreprise.

Haïr & détester ces barbares sans foi ,
 C'est avoir dans le cœur les sentiments du roi ;
 Et condamner enfin cette engeance mutine ,
 C'est avecque le roi prononcer leur ruine.

E S T H E R.

Le roi veut donc les perdre ?

A M A N.

Oui , Madame , & les cieux
 Qui défendent les rois , & qui veillent pour eux ,
 Vous inspirent peut-être une si juste haine ,
 Pour avancer leur perte , aussi-bien que leur peine.
 Par eux ce grand État est plein de factions ,
 Par eux la porte s'ouvre à cent divisions ,
 Ils méprisent nos loix secretes & publiques ,
 Ils sont les artisans de cent actes tragiques ,
 Et peut-être bientôt ces monstres de l'enfer
 Feroient d'un trône d'or , un trône tout de fer.
 Mais ils sont peu contents de causer ces miseres ,
 Leur orgueil criminel en veut à nos mysteres ,
 Et leur religion , bravant les immortels ,
 Attaque insolemment nos dieux & nos autels.
 Déjà de leur venin les provinces s'infectent ,
 Déjà par leurs erreurs les peuples les respectent :
 Présage malheureux de ces noirs attentats ,
 Qui traînent avec eux la chute des États.
 Car enfin , quelle flamme , & quels malheurs éclatent ,
 Quand deux religions dans un État combattent ?

Quel

Quel sang épargne-t-on , ignoble ou glorieux ,
 Quand on croit le verser pour la gloire des dieux ?
 Alors tout est permis , tout semble légitime ,
 Du nom de piété l'on couronne le crime ;
 Et comme on pense faire un sacrifice aux dieux ,
 Qui verse plus de sang paroît le plus pieux.
 Le roi qui voit ces maux , & qui connoît leur source ,
 Veut se montrer bon prince en arrêtant leur course.
 Ainsi , par un arrêt rendu secretement ,
 Il a de tous les Juifs conclu le châtiment.

ESTHER.

Quand doit s'exécuter cet arrêt salutaire ?

A M A N.

On va mettre la main à cette grande affaire.

ESTHER.

Mais par quelle clarté favorable à l'État ,
 A-t-on de ces méchants découvert l'attentat ?

A M A N.

C'est par mes soins , Madame , heureux & nécessaires ,
 Que le roi reconnoît ses secrets adversaires ,
 Et c'est par mes conseils que son bras irrité ,
 Va faire cheoir sur eux le foudre mérité.
 Mais , Madame , pressez cet effet équitable ,
 Qui doit rendre pour vous le trône inébranlable ;
 Et par le grand succès de ce coup important ,

Affermissez un bien qu'on vous donne inconstant,
Comme vous avez part aux honneurs de l'empire,
Vous devez avoir part au soin de le conduire;
Et si par vos vertus vous méritez ce rang,
Qu'une autre sans vertu ne devroit qu'à son sang,
Faites juger aussi que notre aimable reine,
Mérite par ses soins le rang de souveraine.

E S T H E R.

Je ferai mon devoir.

A M A N.

Je vous ai dit le mal.

E S T H E R.

Vous m'avez fait un bien qui n'eut jamais d'égal;
Mais je perdrai bientôt le jour ou la puissance,
Ou vous en recevrez la juste récompense;
J'y vais songer, Aman.



S C E N E I I I.

A M A N , T H A R È S.

T H A R È S.

A H ! Seigneur , quel effet !

A M A N.

Si j'étois sans amour , j'en ferois satisfait.
Hélas ! pour contenter mon amour abusée ,
Il falloit à mes vœux la trouver opposée.
Si j'attaque les Juifs par moi seul malheureux ,
Il falloit voir Esther me combattre pour eux.
Ainsi par des soupçons qui refroidissent l'ame ,
D'un roi qui la chérit , j'eusse altéré la flamme ;
Et si Vasthi tomba par de noble dédains ,
Esther eut pu tomber , & tomber dans mes mains.
O trop cruel amour ! n'es-tu dedans mon ame
Armé contre moi-même & de fers & de flamme ,
Que pour faire des maux , aussi longs que mes jours ,
De tout ce que j'emploie à me donner secours ?
Mais que veux-je , & que puis-je où tout est impossible ?
Veux-je arracher du trône une reine invincible ?
Hélas ! je le voudrois ; & pour ce grand dessein ,
A toute cruauté s'engageroit ma main ;
Oui , pour me contenter je pourrois entreprendre
De mettre tout en sang , de mettre tout en cendre ;

A quelque extrémité qu'on porte la rigueur ,
On n'achete point trop le repos de son cœur.

T H A R È S.

Cédez à l'impossible.

A M A N.

Il faut bien que je cede ,
Et que le temps au moins devienne mon remede.

T H A R È S.

Cependant....

A M A N.

Cependant il faut se consoler
Par l'espoir de ce sang que nous ferons couler ,
Et tâcher d'adoucir une amour inhumaine
Par le contentement que recevra ma haine ;
Mais de la mort des Juifs cache bien le dessein.

T H A R È S.

Il est mieux que mon cœur caché dedans mon sein,

A M A N.

Mais remettre si loin la mort de Mardochée ,
C'est faire une autre plaie à mon ame touchée ;
Il faut , pour satisfaire à mon ressentiment ,
Que ce Juif orgueilleux ait part à mon tourment.
Comme c'est par lui seul qu'Esther me fut ôtée ,
Je veux voir de son sang la terre ensanglantée ;

Et je pourrois douter que l'on l'eût répandu ,
Si parmi d'autre sang il étoit confondu.
Il n'est point de secours si prompt , si salutaire ,
Qui soulage à l'égal du sang d'un adversaire ;
Il n'est point de spectacle & plus grand & plus beau
Que de notre ennemi le meurtre & le tombeau.

T H A R È S.

Représentez au roi que c'est par cet infâme ,
Que l'État va brûler d'une funeste flamme ;
Représentez au roi que ce Juif odieux
Est le pere & le chef de tous les factieux :
Et cependant , Seigneur , puisqu'il faut qu'il périsse ,
Faites de ce méchant préparer le supplice :
Car je ne doute point que sur votre rapport ,
Un roi qui fait régner ne résolve sa mort.

A M A N.

Je suivrai ton conseil qui me fait par avance
Goûter avec plaisir les fruits de la vengeance.
Je ne crains plus qu'Esther renverse mon dessein ,
Elle me prêtera son pouvoir souverain ;
Et si par elle seule une amour inhumaine
Me remplit de fureur , & me comble de peine ,
Par elle une vengeance égale à mes desirs ,
Me va remplir de joie , & combler de plaisirs.
Enfin il n'est plus rien que mon ame appréhende ;
Allons trouver le roi.

SCÈNE. IV.

AMAN, THARÈS, ZETHAR.

ZETHAR.

SEIGNEUR, le roi vous mande.

AMAN.

En fais-tu le sujet ?

ZETHAR.

On peut bien le penser ,
Il parle de service , & de récompenser.
Enfin , enfin , Seigneur , sa royale justice
Se prépare à payer quelque illustre service.

AMAN.

A qui destine-t-il un si beau traitement ?

ZETHAR.

A vous , Seigneut , à vous , n'en doutez nullement ;
De la façon qu'il parle , il fait assez entendre
Que ce prix est un bien que vous devez attendre.

AMAN.

Va , Zethar , je te suis.

S C E N E V.

A M A N, T H A R È S.

A M A N.

LE ciel peut-il pour nous
Se montrer aujourd'hui plus propice & plus doux ?
Mon amour lui déplut , je l'apprends par ma peine ,
Mais au moins il fait voir qu'il approuve ma haine.
Ainsi , mon cher Tharès , puisque l'amour du roi
Cherche de nouveaux biens à répandre sur moi :
Pour soulager les maux dont mon ame est touchée ,
Allons lui demander le sang de Mardochée.

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ASSUÉRUS, Suite.

ASSUÉRUS.

CERTES, quand mon esprit revoit cet attentat,
Qui menaçoit mes jours, ma gloire & mon État,
Et que je songe enfin que le rare service
Qui me fit triompher dessus mon précipice,
Demeure enseveli comme dans le mépris,
Sans qu'une récompense en témoigne le prix,
Je crois contribuer à ces sourdes pratiques,
D'où naissent tous les jours tant d'accidents tragiques,
Ayant toujours jugé que les princes ingrats
Sont complices contr'eux des plus noirs attentats.
Quoi ! je devrai mes jours aux soins de Mardochée,
Il m'aura découvert cette trame cachée,
Il aura conservé ma gloire & sa splendeur,
Ses bras auront été l'appui de ma grandeur,
Et je ne montrerai pour de si grands services,
Que de l'ingratitude, & que des injustices !
Non, non, ayant dessein d'apprendre à m'obéir,
Ne pas récompenser, c'est apprendre à trahir.

Je veux que Mardochée ait une récompense ,
Qui montre en même temps sa gloire & ma puissance ;
Je veux que Mardochée ait un prix de sa foi
Digne d'un bon sujet , & digne d'un grand roi.
Mais Aman ne vient point ; il faut qu'il me conseille ,
Et suivre son conseil en affaire pareille.

S C E N E I I.

A S S U É R U S, Z E T H A R, Suite.

Z E T H A R.

SIRE , Aman est ici.

A S S U É R U S.

Qu'il entre , je l'attends.

S C E N E I I I.

A S S U É R U S, A M A N, Z E T H A R,

A M A N à part.

E N F I N , nous allons vaincre , & nous rendre contents.

A S S U É R U S.

Aman , comme en faveur de l'heureux hyménée ,
Dont le ciel qui nous aime amène la journée ;

Comme en faveur d'Esther , je veux de tous côtés
Répandre heureusement mes libéralités ,
Tirer les criminels de la crainte des gênes ,
Et porter le bonheur même au milieu des chaînes ;
Comme je veux enfin , pour comble de bienfaits ,
Qu'un oubli général efface tous forfaits

A M A N.

Quoi ! Sire , voulez-vous que ce peuple perfide ,
Qui s'alloit signaler par votre parricide ;
Voulez-vous que les Juifs , prêts à faire un effort ,
Vivent par vos faveurs , pour vous donner la mort ?

A S S U É R U S.

Non , non , ils périront : quand un prince fait grace ,
Jamais le factieux n'y doit avoir de place.
Mais comme mes faveurs vont jusques aux cachots
Porter aux criminels le jour & le repos ,
Je veux , je veux , Aman , comme en une victoire ,
Sur ceux qui m'ont servi répandre aussi ma gloire :
Montrer que la vertu peut seule me ravir ,
Et par la récompense apprendre à me servir.

A M A N.

C'est aussi d'un grand roi le plus noble exercice ,
Puisque récompenser n'est que rendre justice.
Ouvrez donc aujourd'hui vos libérales mains ,
Soyez égal aux dieux qu'adorent les humains ;
Et puissent vos sujets , par une belle envie ,

Avecque tant d'ardeur vous consacrer leur vie,
Que votre majesté puisse aussi désormais
Donner autant de prix qu'elle aura de sujets.

A S S U É R U S.

Aman, j'aime un sujet généreux & fidele,
De qui les grands effets m'ont témoigné le zele;
Je l'estime, je l'aime, & lui dois tant de biens,
Que c'est trop peu pour lui du haut rang que tu tiens.
Dis-moi, de quels honneurs ma puissance royale
Doit envers sa vertu se montrer libérale?
Dis-moi, que dois-je faire afin de l'honorer
Autant que ma grandeur le peut faire espérer?

A M A N.

Comme, mieux qu'un sujet, un prince magnanime
D'un fidele sujet fait le prix & l'estime,
Il n'appartient aussi qu'aux princes généreux
De savoir honorer des sujets valeureux.

A S S U É R U S.

Parle, je le souhaite, & je te le commande.

A M A N.

A vos commandements il faut que je me rende.
Puisqu'un sujet fidele, & prudent à la fois
Est le plus grand trésor que possèdent les rois.
Jugeant en sa faveur, Sire, j'oserai croire
Qu'on ne peut le combler d'une trop haute gloire.

Et qu'un prince régnañt ne doit rien réserver,
Ou pour se l'acquérir, ou pour le conserver.
Si donc de vos faveurs la splendeur immortelle
Doit luire abondamment sur un sujet fidele,
Si vous lui destinez des honneurs sans égaux,
Faites-le revêtir des ornements royaux;
Faites dessus son front briller le diadème;
Faites-le voir au peuple en ce degré suprême;
Et que quelqu'un des grands publie à haute voix,
Qu'ainsi sont honorés ceux qu'honorent les rois:
Que si quelqu'envieux ose attaquer sa vie,
Immolez à son bien l'envieux & l'envie;
Enfin pour le combler d'honneur & de plaisirs,
On doit tout accorder à ses justes désirs.

A S S U É R U S.

J'estime ton avis, & pour mieux te l'apprendre,
Ton avis est celui que ton prince veut prendre.
Connois-tu Mardochée ?

A M A N.

Oui, Sire.

A S S U É R U S.

C'est celui
Que j'aime, que j'honore, & qui fut mon appui.

A M A N.

Quoi, Sire ! Mardochée est ce sujet fidele ?

A S S U É R U S.

C'est lui , mon cher Aman , dont j'honore le zele ;
Ce n'est qu'en sa faveur que j'ai pris tes avis ,
Ce n'est qu'en sa faveur qu'on les verra suivis ;
Enfin j'ai souhaité que ta main généreuse
M'aidât à relever le vertu malheureuse.

A M A N.

Quoi , Sire ! à Mardochée un même honneur qu'au roi ?

A S S U É R U S.

Tu l'as ordonné tel , tel il l'aura de moi.

A M A N.

Mais il fit son devoir s'il vous rendit service.

A S S U É R U S.

Et je ferai le mien si je lui rends justice.

A M A N.

Sire , il faut à son rang mesurer vos bienfaits.

A S S U É R U S.

Je les dois mesurer par les biens qu'il m'a faits,

A M A N.

Ils peuvent être grands , sans devenir extrêmes.

A S S U É R U S.

Ils me sembleroient bas , s'ils n'étoient pas suprêmes.
Quoi ! veux-tu t'opposer à tes propres conseils ?
A qui destinois-tu ces honneurs sans pareils ?

A M A N.

Aux princes seulement , ces appuis des provinces.

A S S U É R U S.

Aman , de bons sujets me tiennent lieu de princes.
Je fais bien estimer la noblesse du sang ,
Mais la fidélité me plaît plus que le rang.

A M A N.

Mais , Sire.....

A S S U É R U S.

Mais enfin , pour tirer Mardochée
De cette obscurité dont sa gloire est cachée ,
Pour rendre avec usure à sa fidélité
Le bien que je lui dois , & qu'elle a mérité ,
Je veux en sa faveur , avant que tu sommeilles ,
Te voir exécuter ce que tu me conseilles ;
Je veux rendre par toi ces honneurs sans égaux.
Fais-le donc revêtir des ornements royaux ,
Fais briller sur son front l'éclat du diadème ,
Fais-le voir à mon peuple en ce degré suprême ;
Toi-même en sa faveur publie à haute voix ,
Qu'ainsi sont honorés ceux qu'honorent les rois ;

Que si quelque envieux ose noircir sa vie ,
Immole à son repos l'envieux & l'envie ;
Enfin , quelques grands biens qu'il puisse demander ,
A qui m'a tout sauvé je dois tout accorder.
Va m'obéir , Aman , va-t-en me satisfaire ,
Exécute cet ordre , ou crains de me déplaire ;
Et montre par l'ardeur que j'espere de toi ,
Que tu chéris les cœurs qui chérissent leur roi.

S C E N E I V.

A M A N *seul.*

Moi, que par des honneurs sans borne & sans exemples,
Même à mon ennemi je bâtisse des temples !
Et qu'à ma dignité , moi-même injurieux ,
Je mette ma victime au nombre de mes dieux !
Non , non , tombe sur moi , pour me réduire en poudre ,
Et des rois , & des dieux la disgrâce & la foudre :
Nous aurons triomphé , parmi de si grands coups ,
Si l'heur d'un ennemi ne lui vient pas de nous ;
Nous aurons en mourant obtenu la victoire ,
Si nous ne servons pas à le combler de gloire.
Quel plus horrible coup me peut épouvanter ?
Quel plus cruel destin me peut persécuter ?
Je pense recevoir un honneur , un salaire ,
Et j'en viens décerner à mon propre adversaire !
Je crois trouver sa mort sans peine & sans combat ,

Et je viens à sa vie apporter de l'éclat !
Si le voir seulement , & même comme infâme ,
Est un tourment des yeux qui passe jusqu'à l'ame ,
Le voir en même temps & vivre , & triompher ,
N'est-ce pas proprement ce que l'on nomme enfer ?
Si je résiste au roi , ma disgrâce est jurée ,
S'il lui faut obéir , ma honte est assurée.
Lequel est , dieux cruels ! le moins rude pour moi ,
Ou de me voir l'objet de la haine du roi ,
Ou de me voir contraint , comme par la victoire ,
De mettre un ennemi dans le char de la gloire ?
Perdons , perdons plutôt cette vaine faveur ,
Qui n'est douce qu'aux yeux , & qui gêne le cœur.
Tomber au précipice est une loi plus douce ,
Que d'en faire sortir l'ennemi qu'on y pousse ;
Et la faveur des rois n'est faveur qu'à demi ,
Quand elle ne sert pas à perdre un ennemi.
Que fais-je , malheureux ? ou bien , que veux-je faire ?
Veux-je ajouter ma perte aux biens d'un adversaire ?
Veux-je par mon malheur , dont il sera charmé ,
Lui donner le plaisir de me voir opprimé ?
Il chérira ma perte , il chérira ma cendre ,
Bien plus que les honneurs que je pourrois lui rendre
Puisque l'adversité d'un ennemi défait
Contente bien autant que l'honneur satisfait.
Comme de mes conseils (hélas ! le peut-on croire ?)
J'ai de mon ennemi sollicité la gloire ,
Veux-je par ma disgrâce & par mes longs tourments
Contribuer encore à ses contentements ?

Pourrois-je

Pourrois-je enfin prétendre , ô fortune infidelle !
 D'être au vouloir d'un prince impunément rebelle ,
 D'un prince rigoureux , & dès le même jour
 Qu'il n'a pas épargné sa femme & son amour !
 O redoutable effet d'un destin sanguinaire !
 Que veut-on ? Que j'honore un infâme adversaire ,
 Ou que je sois réduit , pour comble de douleurs ,
 A le rendre content par mes propres malheurs ?
 Mais enfin il est Juif , donnons-en connoissance.
 Mais comme je craignis , je crains son innocence ;
 Je redoute aujourd'hui ce que j'ai redouté ,
 Je redoute ma fraude , & sa fidélité.
 Si je vais l'accuser , son service l'excuse ,
 Il peut sauver les Juifs du succès de ma ruse :
 Je crains que tout le mal ne tombe dessus nous ,
 Et qu'en faveur d'un seul , on ne pardonne à tous.
 Recourons toutefois à ce dernier remède.
 Que ma fraude m'opprime , ou que ma fraude m'aide ,
 Remontrons qu'il est Juif , & tentons pour le moins
 Ce qui peut m'affranchir & de peine & de soins.
 Mais le voici , feignons.



S C E N E V.

M A R D O C H É E , A M A N.

A M A N.

E N F I N les dieux propices
Joindront la récompense à vos rares services.
Triomphez maintenant de ces longues douleurs
Qu'une éternelle crainte ajoute à vos malheurs :
Votre fidélité vous gagne une victoire ,
Qui vous couronnera d'une immortelle gloire.

M A R D O C H É E.

Cesse , cesse , orgueilleux de tes prospérités ;
D'ajouter la risée à nos calamités ;
Et crois , méchant esprit , ame dénaturée ,
Que le bien des méchants n'est jamais de durée.

A M A N.

N'outragez point celui qui vous doit honorer.

M A R D O C H É E.

Flatterai-je celui qui me doit massacrer ?

A M A N.

Vous oubliez , sans doute , & mon rang & le vôtre.

MARDOCHÉE.

Nous favons votre rang, nous connoissons le nôtre ;
Enfin je fais, cruel, qui nous sommes tous deux ,
Je suis un misérable , & vous êtes heureux ;
Mais si le roi de Perse est encore équitable ,
Je ferai bienheureux , vous ferez misérable.

AMAN.

Déjà l'événement répond à vos désirs ,
Puisque même le roi travaille à vos plaisirs.

MARDOCHÉE.

Il y travaillera pour la honte d'un traître ,
Et s'il nous veut ouïr , & s'il peut vous connoître.

AMAN.

Enfin Mais il revient , je crains quelques malheurs.

SCENE VI.

ASSUÉRUS, MARDOCHÉE, AMAN,
suite d'Assuérus.

ASSUÉRUS à un seigneur de sa suite.

ESTHER , me dites-vous, vient me trouver en pleurs ?

(à Aman.)

Aman , suivez votre ordre.

AMAN.

O loi trop inhumaine !

Toutefois espérons : je vois venir la reine.

N 2

S C E N E V I I.

ASSUÉRUS, ESTHER, MARDOCHÉE,
A M A N, Suite.

E S T H E R.

SIRE, qu'Aman demeure.

A S S U É R U S à Aman.

Arrêtez près de moi,
Et recevez d'Esther cette première loi.

E S T H E R *mettant aux pieds d'Assuérus la couronne
& le sceptre.*

Sire, puisque le ciel, d'où dépend notre gloire,
Attache de si près ma perte à ma victoire;
Sire, puisque le ciel ne veut que d'un moment
Séparer ma grandeur de mon abaissement,
Je remets à vos pieds ces marques glorieuses
Qui perdroient leur éclat dans des mains malheureuses,
Aimant bien mieux les rendre à votre Majesté,
Que de les voir ravir par mon adversité.

A S S U É R U S.

Quelle raison vous force à rendre une couronne,
A l'instant bienheureux que le ciel vous l'a donnée ?
Que craignez-vous, Esther, & d'où vient cet effroi ?
Craignez-vous les présents & l'amitié d'un roi ?

ESTHER.

Ah , Sire ! si les traits d'une affreuse tempête
Déjà prêts de tomber ne pendoient sur ma tête ,
Ou que cet attentat , plein de rage & d'horreur ,
Contre moi seulement fût agir sa fureur ,
On ne me verroit pas , par une juste plainte ,
Au calme de la cour donner la moindre atteinte ;
Et je perdrais la vie avec la liberté ,
Plutôt que de troubler votre tranquillité.
Mais le coupable acteur d'un si sanglant orage ,
Sur un peuple innocent veut étendre sa rage ;
Il veut de votre État faire un funeste étang ,
Qui ne soit composé que de pleurs & de sang ;
Et pour combler l'horreur d'une trame si noire ,
Il va jusques à vous attaquer votre gloire.

ASSUÉRUS.

On veut vous attaquer ! de quelle lâche main
Pourroit sortir l'effet de ce cruel dessein ?
Quellerigueur ? Quels maux ? Quels tourments légitimes
Ne sont pas dûs , Aman , à l'auteur de ces crimes ?

AMAN.

Il n'est point de tourment , ni d'inhumanité ,
Qui ne soit moindre encor que cette impiété.
Pour perdre le coupable , & lui faire un supplice ,
Même la cruauté peut devenir justice.
Mais ne différez point , Sire , & n'épargnez rien ;
Laisser vivre un méchant , c'est nuire aux gens de bien.

A S S U É R U S.

Parlez, parlez, Esther, montrez le misérable
Qu'un si noir attentat a rendu si coupable.
Bien que contre moi seul il tournât son effort,
Pour vous avoir fait craindre, il mérite la mort.
Parlez, parlez enfin, montrez-nous cet infâme ?

E S T H E R.

Ah ! Sire, c'est Aman.

A S S U É R U S.

Vous, Aman ?

A M A N.

Moi, Madame ?

E S T H E R.

Oui, perfide, oui, méchant. Sire, pardonnez-moi,
Si je semble oublier le respect de mon roi ;
C'est le premier tourment que nous devons aux traîtres,
Que de les mépriser à l'aspect de leurs maîtres.
Sire, il vous ressouvient de ce grand attentat
Qui tramoit votre perte & celle de l'État,
Et de qui Mardochée eut l'honneur & la gloire
De vous faire obtenir une heureuse victoire.
Le traître dont la main devoit l'exécuter,
Le traître qui s'enfuit, quand on croit l'arrêter,
Enfin....

A S S U É R U S.

L'a-t-on trouvé ?

E S T H E R.

Les Juifs, ces misérables,
Qu'on vous a figurés comme de grands coupables,
Et qui voudroient mourir pour votre Majesté,
L'ayant suivi par-tout, l'ont enfin arrêté.
Jusques ici, méchant, tu parois sans offense,
Et brillant de l'éclat que donne l'innocence;
Mais écoute, & bientôt on verra tes forfaits,
Si déjà sur ton front on n'en voit des effets.
Sire, ce prisonnier que les Juifs ont su prendre,
Et que dans vos prisons les Juifs viennent de rendre;
Ce complice d'Aman, l'accuse des desseins
Qui pouffoient contre vous ses criminelles mains;
Et pour le confirmer, le ciel voulut permettre
Que l'on surprît un Grec qui portoit cette lettre.

Elle remet une lettre à Assuérus.

A M A N à part.

Hélas !

A S S U É R U S.

Aman, écrire aux ennemis des miens !
Recommander un traître aux Macédoniens !

A M A N.

Moi, Sire ?

A S S U É R U S.

Toi, méchant.

A M A N.

O Dieux ! quelle imposture !

A S S U É R U S.

Reconnois-tu ta main ? vois-tu ton écriture ?
Ce sont-là des témoins qui procedent de toi,
Dont tu ne peux combattre & démentir la foi.

E S T H E R.

Cependant c'est par lui, c'est par ses artifices,
Qu'on destine les Juifs à d'horribles supplices ;
Et je venois enfin solliciter pour eux ,
N'espérant qu'aux bontés d'un prince généreux.
Mais , Sire , mais le ciel , ami de l'innocence ,
A fait en même temps éclater sa puissance ;
Et pour les affranchir de leurs calamités ,
Il a joint son pouvoir avecque vos bontés.
Ainsi dans le moment que malgré la menace
Je venois à vos pieds vous demander leur grace ,
Ils ont fait un effort dont le fruit est pour vous ,
Et qui doit en amour changer votre courroux.
Ils ont dans vos prisons amené le perfide
De qui la main s'arma pour votre parricide ,
Et par les soins du ciel , qui les garda toujours ,
Ils ont avec ce traître amené leur secours.
S'il est vrai maintenant que les Juifs soient des traîtres ,
Des infraçteurs des loix , des ingrats à leurs maîtres ;
Pour nous répondre , Aman , sortez pour un moment
Ou de la modestie ou de l'étonnement :
Les Juifs que vous blâmez , les eût-on vu paroître
Avecque tant d'ardeur a la prise d'un traître ?

Et si les factions , & si les attentats
Du foible Mardochée étoient les seuls ébats ,
Auroit-il découvert ces attentats funestes ,
Qui rendront au soleil vos crimes manifestes ?
Mais si l'ingrat Aman eût gardé pour son roi
Quelques ressentiments & d'amour & de foi ,
Eût-il de Mardochée attaqué l'innocence ,
Comme un fort opposé contre sa violence ?
Viendrait-il aujourd'hui vous demander secours ,
Pour perdre un innocent qui conserva vos jours ?

A S S U É R U S.

Quoi ! barbare artisan d'aventures tragiques ,
Voudrais-tu m'engager dans tes lâches pratiques ?
Il ne te suffit pas de troubler notre paix ,
Tu veux donc que ton prince ait part à tes forfaits ?

E S T H E R.

Je ne demande pas qu'on perde ce coupable ;
Mais qu'un peuple innocent vous trouve favorable.
Si l'on détruit les Juifs , on me perd avec eux ,
Et vous me haïssez , s'ils vous sont odieux.
Il ne faut plus cacher Esther à votre vue ,
Il faut rompre le voile , & qu'elle soit connue :
Ce n'est pas un défaut de sortir comme moi
D'un peuple malheureux , mais fidele à son roi.
Ce peuple infortuné fut celui de mes peres ,
Il eût été le mien sans nos longues miseres ;
Et s'il n'eût point senti la colere des cieux ,
Je regnerois au trône où regnoient mes aïeux.

A S S U É R U S.

Quoi, vous sortez des Juifs ! leurs rois sont vos ancêtres ?

E S T H E R.

Oui, je fors des grands rois qu'ils connurent pour maîtres ;
Et lorsqu'à mon amour votre cœur s'est rendu,
Toujours grand, toujours haut, il n'est point descendu.

A S S U É R U S.

Quoi, vous sortez des Juifs ?

E S T H E R.

Oui, Sire, & Mardochée,
Qu'attaque injustement une haine cachée,
Lui qui vous conserva, lui qui veille pour vous,
Fut frere de mon pere, & prince parmi nous.

A M A N *à part.*

Quelle étrange aventure, & qu'en faut-il attendre ?

E S T H E R.

Sire, après ce discours qui vous a dû surprendre,
Je remets à vos pieds ma grandeur & mon sort,
Pour attendre de vous ou ma vie ou ma mort.

A S S U É R U S.

Vivez, regnez, Esther ; & gardez la puissance,
Comme un don de l'amour & de votre naissance.

Il falloit que le ciel couronnât devant moi
Celle qu'il destinoit pour compagne d'un roi.
Je ne faurois des Juifs, peuple juste & fidele,
Avec plus de splendeur récompenser le zele,
Qu'en donnant à la Perse, & joignant à mon rang,
Une reine qui sorte & d'eux & de leur sang.

M A R D O C H É E.

Il faut mourir pour vous, pour mériter ces graces.

A S S U É R U S.

Il ne faut que marcher dessus les mêmes traces.
Mais toi, méchant esprit, exécration à jamais,
Sur qui jusques ici j'ai perdu mes bienfaits;
Toi qui de l'innocent voulois faire à ton crime,
Ainsi qu'à ta fureur, une injuste victime;
Coupable & digne objet de la rigueur des rois,
Attends, attends les maux que tu lui préparois,
Et crois que ma justice, encore trop humaine,
Aux biens que je te fis, mesurera ta peine.
Vous, gardes, saisissez ce butin des enfers,
Et que la seule mort l'arrache de nos fers.

E S T H E R.

Ah ! Sire, en sa faveur écoutez la clémence.

A S S U É R U S.

La clémence est un crime en pareille occurrence,
Et quelque beau laurier qu'on en puisse cueillir,
Pardonner aux méchants, c'est montrer à faillir.

Mais enfin, que les Juifs reprennent leur franchise,
 Qu'il soient plus honorés que l'on ne les méprise;
 Et qu'en faveur d'Esther on voie en même jour
 Triompher l'innocence, aussi-bien que l'amour.

M A R D O C H É E.

O ciel! c'est de toi seul que ce bien va descendre,
 Et ce n'est qu'à toi seul que nous devons le rendre.

Fin de l'Esther de du Ryer.

Bayerische
 Staatsbibliothek
 München

Esther (Bis.)



Du Ryer, Pierre,

Esther Tragédie

[S.l.] [ca. 1800]

P.o.gall. 2629 k

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103106-6

VD18 15324931-001